

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

THÈSE N° 169

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 25 janvier 1899, à 1 heure.

Par PAUL HAUVILLER

Né à Sarreguemines (Alsace-Lorraine) le 3 septembre 1872.

DU SUICIDE

Unité de son étiologie. — Son traitement

Président : M. JOFFROY, professeur.

*Juges : MM. GILLES DE LA TOURETTE, professeur.
WÜRTZ et DUPRÉ, agrégés.*

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties
de l'enseignement médical.*

PARIS

JOUBE ET BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

1899

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1899

— THÈSE N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 25 janvier 1899, à 1 heure.

Par PAUL HAUVILLER

Né à Sarreguemines (Alsace-Lorraine) le 3 septembre 1872.

DU SUICIDE

Unité de son étiologie. — Son traitement

Président : M. JOFFROY, professeur.

*Juges : MM. } GILLES DE LA TOURETTE, professeur.
 } WURTZ et DUPRE, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les différentes parties de l'enseignement médical.



PARIS

JOUVE ET BOYER

IMPRIMEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

—
1899

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL.
Professeurs	MM.
Anatomie.	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHET.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale.	HUTINEL.
Pathologie chirurgicale.	DEBOVE.
Anatomie pathologique.	LANNELONGUE.
Histologie.	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL
Matière médicale et pharmacologie.	TERRIER.
Thérapeutique	POUCHET.
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale.	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée.	LABOULBENE,
	CHANTEMESSE
Clinique médicale.	POTAIN.
	JACCOUD.
	HAYEM.
	DIEULAFOY.
	GRANCHER.
	FOURNIER.
Maladie des enfants.	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	JOFFROY.
Clinique des maladies du système nerveux.	RAYMOND.
	DUPLAY.
Clinique chirurgicale.	LE DENTU.
	TILLAUX.
	BERGER.
Clinique ophtalmologique.	PANAS.
Clinique des maladies des voies urinaires.	GUYON.
Clinique d'accouchements.	PINARD.
	BUDIN.

Agrégés en exercice.

MM.	DESGREZ	LEJARS	THIROLOIX
ACHARD.	DUPRE	LEPAGE	THOINOT
ALBARRAN.	FAURE	MARFAN	VAQUEZ
ANDRE	GAUCHER	MAUCLAIRE	VARNIER
BONNAIRE	GILLES DE LA	MENETRIER	WALLICH
BROCA (AUG.)	TOURETTE	MERY	WALTHER
BROCA (ANDRÉ).	HARTMANN	ROGER	WIDAL
CHARRIN	LANGLOIS	SEBILEAU	WURTZ
CHASSEVANT	LAUNOIS	TEISSIER	
PIERRE DELBET	LEGUEU	THIERRY	

Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DU SUICIDE

(Unité de son étiologie. — Son traitement).

INTRODUCTION

Au début de cette étude il faut que nous indiquions le but que nous nous sommes proposé.

Est-ce à dire que nous avons simplement voulu passer en revue les motifs principaux — car tous, ils sont innombrables, — pour lesquels l'homme se tue ? Avons-nous voulu faire un classement dans cette étiologie, séparer les véritables facteurs des faux pour montrer quelle influence exercent les premiers sur la mort volontaire ?

Ce sont là sujets de sociologie ou de statistique pure.

Nous avons pensé qu'il pouvait y avoir plus grand intérêt à essayer de surprendre sur le vif la psychologie du suicidé, et à montrer que cet acte n'est que le résultat de la gêne apportée à l'exercice des besoins légitimes et naturels de l'homme. Bref, nous avons estimé que ce n'était pas faire travail inutile que de démontrer l'unité de l'étiologie et, par elle, arriver au traitement du suicide.

Il est établi aujourd'hui que le cerveau n'a qu'un nombre très limité de modes réactionnels, qui, par leur assemblage, leurs combinaisons, constituent la personnalité. A des causes très diverses ne répondent donc que des effets peu variés.

Ce principe modifie singulièrement l'étiologie du suicide. Ce ne sont plus les faits qui, agissant directement, déterminent un homme à se tuer, mais c'est « *la façon dont il va être impressionné et dont il va réagir à ces faits.* » Ce qui est cause vraie, c'est donc la façon spéciale de répondre aux excitations, propre à chacun de nous. L'étiologie du suicide est, par conséquent, purement mentale.

Pour n'avoir pas tenu compte de cette donnée, on n'a eu en vue que les faits sans chercher si, par hasard, on ne pouvait les réunir dans une même formule, qui les résumât tous.

Quelles causes, en effet, n'a-t-on pas attribuées au suicide? On peut dire qu'on a incriminé tous les actes, toutes les circonstances, qui, par leur succession, constituent la « *vie* », et sont l'expression de l'existence humaine. C'est sur cela, sur des bases aussi fragiles, aussi incertaines, — nulles même, pourrait-on dire, tant elles sont ténues et vagues, — que l'on a cherché à établir des statistiques et à préciser les lois qui régissent la mort volontaire. On comprend que l'on n'ait, par cette méthode, obtenu que des résultats tout au moins très problématiques et contradictoires. L'on peut même aller plus loin et déclarer que fatalement ces recherches devaient être sans valeur, puisque leur point de départ était faux. Bref, les prémis-

ses étant erronnées, les conclusions ne peuvent être vraies.

Qu'est-ce que le suicide en effet ?

Un acte essentiellement volontaire, dépendant uniquement de la volonté de qui l'exécute. C'est donc un acte moral, rien que moral. Dès lors comment un fait physique pourrait-il, sans intermédiaire, en déterminer la mise à exécution ? On conçoit sans peine que la chose est impossible.

En outre, si cela était, nous verrions la même cause produire toujours le même effet. La misère, par exemple, qui fait se tuer certains individus devrait avoir la même conséquence pour tous ceux qui en sont atteints. Énoncer cette proposition c'est renverser cette théorie. On sait, en effet, que cela n'est pas exact et que si la perte de leur argent peut pousser certaines personnes à une détermination fatale, nombre d'autres subissent semblable calamité sans en arriver à cette extrémité, sans attenter à leurs jours.

C'est donc que la misère, par elle-même, ne suffit pas à entraîner au suicide.

Il faut pour cela qu'intervienne un autre facteur très important, — le seul même, pour ainsi dire, qui ait de l'importance. Il faut que l'homme s'estime mis désormais dans l'incapacité de satisfaire à ses besoins légitimes et naturels.

Une preuve convaincante de ce que nous avançons, c'est que la richesse peut avoir les mêmes conséquences. Et ce que nous disons là, nous pourrions le répéter pour

chacun des termes qu'on considère comme étiologie du suicide.

En résumé, si la « misère » ou la « richesse » ont la même action c'est qu'elles n'agissent pas par leurs « qualités » propres, mais par le fait brutal suivant, à savoir : une modification complète dans le genre de vie. Ce qui est « cause », c'est la perturbation morale résultant de ce changement d'existence, mais non ce changement lui-même. L'individu est surpris par le bonheur ou le malheur qui lui arrivent, soit que ce plus ou ce moins de fortune survienne brusquement, soit qu'à l'improviste il se rende compte de son nouvel état, ce qui revient au même puisqu'il y a, dans les deux cas, surprise, et c'est pour cela qu'il s'affolle. Comme un ressort dont l'élasticité n'est plus en rapport avec le travail à accomplir, cet être s'inquiète et brise sa vie, faute de savoir la régler. Son intelligence était faite pour un certain genre de vie, non pour un autre et c'est par manque d'une énergie morale suffisante pour réagir contre la situation que cet individu s'abandonne lui-même.

Nous trouvons, dans l'aliénation mentale, la preuve que, au point de vue de l'étiologie, le facteur « misère » égale le facteur « richesse » : nous voyons que s'ils mènent le fou au suicide, c'est par la même route, je veux dire : le délire de persécution.

A-t-il perdu sa fortune, le « candidat » à la mort volontaire s' imagine qu'il doit cette catastrophe à une coalition d'ennemis. Bientôt ceux-ci ne se contentent plus d'en vouloir à sa fortune mais encore à sa vie. C'est dans cette intention qu'ils troublent son sommeil, le poursuivent de

leurs injures pendant le jour, bref lui rendent l'existence impossible. — Il se tue.

Est-ce au contraire la fortune qui l'a favorisé, tout comme le sujet précédent, celui-ci voit se dresser devant lui les mêmes ennemis animés d'un égal acharnement. *On* le traite « d'assassin, de voleur », *On* dit qu'il a accaparé malhonnêtement l'argent qu'il détient. Au début il essaie de réagir, accueille avec mépris ces insultes, mais peu à peu, sous l'influence d'accusations qui se répètent sans trêve, d'attaques renouvelées sans cesse, sa résistance s'érousse. Bientôt le découragement s'empare de lui, il se refuse à lutter plus longtemps contre ses agresseurs de plus en plus violents, — il est vaincu. C'est en vain que, pour les éviter, il se bouche les oreilles, ferme les yeux, il les voit tout de même, il les entend malgré tout. Il en perd le sommeil, car ils hantent ses rêves. Enfin, pour échapper à ses persécuteurs, mettre fin à leur poursuite acharnée, il se donne la mort.

Ainsi, pour deux motifs absolument différents, ces deux individus, partis de deux points diamétralement opposés, arrivent au même but par un chemin unique, le délire de persécution. Les faits, pris en eux-mêmes, ne constituent donc pas l'étiologie du suicide, puisque deux causes physiques exactement opposées aboutissent à un même effet. Telles sont les constatations qui résultent d'un examen brutal des choses.

Vient-on à approfondir, on remarque que ces deux termes « misère » et « fortune » ont un point de contact : le bouleversement apporté dans l'existence de qui est touché par elles. Or, il n'y a bouleversement que si l'in-

dividu perd son équilibre mental. Mais on a alors affaire à un acte de volonté, un jugement : c'est là la véritable base sur laquelle le cerveau va échafauder toute l'argumentation qui le mène au suicide.

A quoi donc peuvent servir les statistiques ? Sans doute une excitation simple étant produite, tels un éclat lumineux, un son, on pourra noter mathématiquement le moment exact où cette impression est perçue... et signalée (nous ajoutons ce mot, car les gestes indiquant l'instant de perception sont plus ou moins hâtifs chez les différents sujets, et chez le même sujet varient avec les circonstances, d'où des variations à l'infini même pour les phénomènes physiques).

Mais comment enregistrer sur des tables ou des courbes les réactions morales ? Peut-on affirmer qu'en présence d'un événement tous les individus réagiront de même façon ? Certes non, puisque c'est cette dissemblance qui constitue justement la personnalité humaine. La solution est donc impossible, bien plus illogique, puisqu'il faut supposer de tous les hommes qu'ils sont des machines construites toutes sur le même type, et pour une même dépense de calorique fournissant la même somme de travail, — et cela automatiquement. De plus, il faudrait que les motifs à se suicider fussent très simples, ne se compliquassent pas de faits connexes et variables. Il faudrait que tout cela se rencontrât pour rendre possible l'étiologie par les causes physiques. Et combien, même alors, elle demeurerait inextricable ! car il est difficile de s'imaginer qu'un effet toujours le même soit produit par des facteurs aussi nombreux que dissemblables.

Quelle facilité de déduction, quelle simplicité de raisonnement, au contraire, si nous ramenons l'étiologie à l'unité en ne tenant compte que de l'influence morale exercée par les chocs extérieurs. Les anciens avaient déjà compris que le suicide n'était que l'expression de la volonté, ils exaltaient même « la grandeur morale qu'il y a à sortir de la vie au moment qu'il vous plaît de choisir » (Paul Garnier) et les stoïciens professaient, non sans orgueil, cette doctrine du libre arbitre qu'ils résumaient en cette formule : « *Mori licet cui vivere non placet* », « à celui-ci il est permis de mourir à qui il ne plaît pas de vivre ».

Rejetant donc les circonstances d'ordre purement matériel, qui ne sont en somme que le cadre au milieu duquel s'agit l'individu, c'est en l'homme même qu'il faut chercher la cause du suicide. C'est en lui et en lui seul que se trouve le motif et le germe de sa mort.

Nous allons voir d'ailleurs que c'est à une coïncidence qu'empruntent leur air de vérité les statistiques, — coïncidence fatale du reste et non constatée.

Sur quoi s'appuient-elles en effet ?

Sur les événements saillants, tels le bonheur ou le malheur, les révolutions, les guerres, les saisons, les modifications de l'état social ou familial, la religion, en un mot sur les faits qui font varier ou modifient profondément la vie morale de l'individu. Ce sont des causes de trouble ou des facteurs adjuvants jetés brusquement dans le cours normal et monotone de la vie, qui forcent l'homme à réfléchir, parfois même à prendre une décision. Et c'est précisément parce que ces hasards obligent à un acte de

volonté qu'on a pu les prendre pour les véritables causes du suicide. On conçoit qu'alors, certains s'affolent qui n'ont jamais eu qu'à « se laisser vivre » soit qu'ils fussent à l'abri de tout besoin, soit qu'ils occupassent une situation qui « réglait l'emploi de leur temps ». Véritables automates, — opposant ce terme à celui de gens qui doivent prévoir, celui de position fermée à celui de position libérale, — on peut les considérer comme des individus « mal armés » pour la lutte vitale.

Ainsi l'étiologie de la mort volontaire est peu compliquée puisqu'elle se réduit à cette simple formule : se tue celui-ci seul qui, ayant perdu son équilibre mental, estime la vie désormais impossible pour lui, — c'est le geste du vaincu à terre tendant la gorge au fer de son vainqueur.

A ce moment se livre en l'individu la lutte des principes de vie et de mort, se pose la question de savoir s'il vaut mieux vivre ou mourir. On peut dire qu'à cette interrogation la réponse sera toujours la mort, car, ne se sentant plus soutenu par les grands principes qui règlent la Société, il n'aspirera plus qu'au repos et à la tranquillité qu'il espère trouver dans le « non être. »

S'il s'adresse cette question c'est pour lui que la vie est devenue une impasse dont il ne se connaît pas les moyens de sortir, et il préfère, ou mieux, il va tout naturellement à la mort, comme à la seule solution possible. On peut dire que lorsqu'un individu se tue, il met fin non à son être moral qui a sombré mais il ne fait qu'achever son corps qui continue à subsister, pour ainsi parler, sans qu'il s'en doute, presque malgré lui.

Le problème est donc plus haut placé que dans une

question de circonstances fortuites. Ce n'est pas le hasard avec son aveuglement brutal qui peut nous livrer la clef de cette énigme : l'ascension ou même la constance dans le taux des Suicides, taux plus constant encore que celui de la mortalité en général. Il faut quelque chose de plus grand, de plus digne en face de cet acte que la stupidité des coups imbéciles de la Fortune, et cette chose ne peut exister que dans l'homme, dans ce qu'il a de supérieur en lui : son cerveau, sa conscience. Qu'importe le reste ? A cette minute suprême l'individu demeure seul face à face avec lui-même et met en balance ce que vaut la Vie, ce que vaut la Mort.

Lui seul est son juge, et ce principe, nous le trouvons exprimé dans les lettres que laissent quelques suicidés en guise de testament moral. C'est ce qui explique aussi qu'un certain nombre de ces désespérés tuent en même temps qu'eux leurs enfants à cause du droit qu'ils se reconnaissent, du devoir même qu'ils se croient de ne pas laisser les leurs au milieu d'obstacles insurmontables.

Et c'est à des individus qui raisonnent à ce point leur acte que l'on veut donner le nom d'aliénés ! On conçoit maintenant combien ces deux termes sont incompatibles entre eux.

Qu'est ce qu'un aliéné en effet ?

Littérairement parlant on dit que le fou est l'homme qui ne sait plus faire la répartition entre le rêve et la réalité, qui les confond. Pour lui la limite qui les sépare disparaît, il les vit l'une comme l'autre, se créant ainsi une existence spéciale, rien qu'à lui, et qui ne ressemble en rien à celle des autres hommes. Il fait, pour tout dire,

acte de créateur, car il se forge à lui-même une nouvelle personnalité, avec des qualités toutes différentes de celles qu'il avait avant son accès, et il agit de même avec tout ce qui l'entoure ou l'approche. Le besoin de n'être pas isolé, sentiment tout à fait humain, le force à meubler son rêve de personnages avec lesquels, au début, il cause, discute, mais qui, un jour, le dominent, font de lui une chose, leur chose à eux, ne lui permettant plus de se dérober à leurs ordres. En un mot, du rêve il fait de la réalité, des fantômes de son imagination des êtres vivants qu'il voit ou tout au moins qu'il entend, et créateur il finit par devenir l'esclave de sa créature.

Le fou ne se décide donc pas après discussion avec soi-même, car le fou ne monologue pas ainsi que le fait l'être sain. Il n'a que des dialogues et de quelle sorte ! Il écoute fidèlement les paroles de ses interlocuteurs invisibles, il n'a d'oreilles que pour eux, et les ordres qu'ils lui donnent, de par son état mental, la disparition de sa volonté, « malgré lui », il les suit quels qu'ils soient, lui prescrirait-on de mourir.

Nous voilà loin de l'étymologie du mot « suicide », loin de ses caractères : « suicide = *sui cædes* » = assassinat de soi-même, qui comporte donc la volonté de se supprimer soi-même.

Comment alors faire intervenir les aliénés dans notre sujet ? En quoi peuvent-ils nous intéresser puisque, privés de leur libre arbitre, ils ne peuvent décider leur assassinat ? Faut-il admettre que certains d'entre eux font exception à la règle et se tuent, au sens vrai du mot ? Certes non puisqu'ils ne font qu'obéir à leurs hallucina-

tions auditives ou visuelles. C'est précisément à cause de cela qu'ils présentent de l'intérêt, intérêt capital en l'occurrence.

De même que pour l'étude physiologique du système nerveux on a recours à la disposition des lésions pathologiques, de même pour étudier le fonctionnement psychique normal du cerveau on se servira de « l'anatomie pathologique mentale » (si l'on peut s'exprimer ainsi) remplaçant les expériences provoquées artificiellement par une observation des troubles survenus dans la pensée.

C'est parce qu'ils revêtent leurs pensées d'un corps qu'ils les projettent hors d'eux, qu'ils en font des êtres, que les aliénés nous permettent de suivre la marche que parcourt l'idée de suicide chez l'individu sain. Nous verrons que si un homme « prend la détermination de mourir » il arrive un moment où, malgré lui, cette pensée le subjugue, le domine, l'entraîne. Nous en avons une preuve frappante dans le suicide à deux, où ce n'est souvent pas celui qui a eu la première intention de mourir qui, ensuite, a l'énergie suffisante pour mener à bien l'entreprise. Supposons que nous ayons affaire à une femme veuve ou à une fille mère et à son enfant, âgé d'une dizaine d'années, nous pouvons, en ce cas, diviser le drame en trois parties.

I. — Période de résolution : La mère, pour un motif ou un autre, veut mourir, mais elle ne veut pas laisser sa fille seule, et elle dirige son enfant dans cette voie.

II. — Période d'hésitation, — pour la mère, qui inclinera même plutôt vers la vie, tandis que l'enfant va résolument vers la mort et la réclame.

III. — Période d'exécution : Enfin, jouant le rôle de l'idée obsédante, l'enfant, à force d'insister, réussit à entraîner sa mère. Et ils se tuent.

La ressemblance est frappante entre cette femme qui subit la poussée morbide de son enfant et l'aliéné qui subit celle de l'hallucination qu'il a créée, son enfant aussi. Ce sont deux volontés issues d'eux-mêmes, mais qui ne sont plus en eux, qui les poussent à la mort.

On voit l'utilité d'étudier le suicide chez le fou, en ne lui attribuant toutefois que la valeur d'une expérience destinée à éclairer les faits véritables.

Ce sont encore moins des suicidés ces aliénés qui, sous l'influence d'hallucinations visuelles terrifiantes, fuyant un ennemi imaginaire, se jettent par une fenêtre alors qu'ils croient se sauver par une porte. Ces morts subites ne peuvent pas être considérées comme des suicides ; ce sont des morts violentes « accidentelles » au même titre que celle de l'ouvrier qui, travaillant sur un toit, à la suite d'un faux mouvement, est précipité dans le vide.

Quelles conclusions pouvons-nous tirer de cette nouvelle façon d'envisager les causes originelles du suicide ?

Plusieurs déductions importantes en découlent.

D'abord l'unité de la mort volontaire, ce qui nous explique le peu d'importance des facteurs physiques. Ce qui importe, c'est la modification importante apportée à l'existence, que ce bouleversement se limite à une seule personne ou qu'il atteigne tout un peuple. Ceux ci se suicideront qui, atteints, se verront dans l'impossibilité de surmonter le danger. Le cas est le même que celui de deux individus envahis par les mêmes microbes mais dont

l'un résiste et dont l'autre succombe, et cela parce que ce dernier se trouve dans un « état de réceptivité » qui le désarme devant l'ennemi.

Le suicide, nous l'avons vu par tout ce qui précède, est la conclusion d'une lutte engagée entre les principes de vie et de mort. La balance non établie entre eux fait que l'individu se tue parce qu'il ne trouve plus dans la société l'appui nécessaire pour satisfaire à ses besoins légitimes et naturels. Il est poussé à la mort par cette obsession : la constatation de son isolement, la crainte de la solitude.

Nous pouvons donc dire que, dans le suicide, les faits matériels sont secondaires tandis que le rôle principal revient à la pensée, la pensée libre, sans entrave aucune, celle qui décide et qui veut. C'est elle qui proclame la nécessité de mourir, — idée qui obsèdera l'individu, ne lui laissera plus que l'énergie suffisante à briser une vie jugée inutile aux autres, pénible à soi-même, et donnera à ce meurtre l'aspect d'une délivrance.

Pour nous résumer, le suicide parcourt deux étapes : une première dépendant de la volonté, du libre arbitre, la seconde, relevant de l'obsession, de la fatalité. C'est par la première qu'il se distingue du fou chez lequel la mort violente n'est, en somme, que la résultante d'un délire.

En résumé, le suicide n'est pas un acte d'aliénation mentale mais s'en différencie par la pensée, qui y préside. Il est le résultat d'une discussion, à la suite de laquelle l'homme reconnaît ne plus appartenir au monde. C'est un arrêt de mort signé par la victime elle-même, c'est la so-

lution de l'équation suivante, ramenée à sa forme la plus simple, la plus schématique — et aussi la plus nette et la plus brutale.

I. — L'homme, pour sa conservation personnelle et pour la procréation en vue de la conservation de l'espèce est un être « *essentiellement* » sociable.

II. — A cause du phénomène modificateur de sa vie, il juge ne plus devoir trouver appui auprès de ses semblables. Il se voit isolé, pareil à une unité sans rapport avec le tout. Il en conclut que sa mort en résultera fatalement.

III. — Au lieu d'attendre cette fin, il songe à la prévenir. Cette idée de suicide s'introduit si bien dans son esprit, s'y incruste si profondément qu'elle domine toute autre pensée. Elle l'hypnotise et lui met à la main l'arme dont il se sert — inconsciemment.

Telles sont les diverses étapes mentales que parcourt le suicidé : parti d'un acte de volonté il aboutit à un acte d'automatisme. Nous pouvons conclure que ce qui lui manque c'est l'énergie suffisante pour réagir, pour rétablir l'équilibre détruit de sa vie.

Nous allons voir dans les chapitres suivants quels sont les grands facteurs qui, les uns, diminuent, les autres, augmentent le taux du suicide, en permettant à l'homme de réparer des forces dont il a besoin pour lutter ou au contraire en le lui interdisant.

Nous verrons que la seule cause de la mort volontaire est le développement inconsidéré de la personnalité, parce qu'il aboutit à l'égoïsme et que celui-ci, à son tour, enlève à l'individu l'appui qu'il croyait recevoir de ses sembla-

bles par l'intermédiaire de la famille, de la religion et de la société.

Nous verrons que, faute de cette aide, le moindre choc précipitera l'homme à terre. Vaincu, il songera à la mort et en subira ensuite l'obsession au point qu'il y aboutira fatalement, semblable à celui dont le corps tout entier est broyé, réduit en débris informes, parce qu'il a inconsidérément tendu le doigt à l'engrenage d'une machine en marche.

CHAPITRE I

DÉFINITION DU MOT « SUICIDE »

A constater l'usage, presque l'abus que l'on fait journellement du mot suicide, on pourrait croire que ce mot a une signification nette, précise, invariable.

Il n'en est rien.

Dans le monde extra-scientifique, son acception a été très étendue et par ce fait qu'il a désigné plus de faits, qu'il a gagné en quantité, il a eu moins de précision, il a perdu en qualité. Ce n'est pas d'ailleurs seulement dans le public qu'on a sinon complètement changé, tout au moins fortement altéré la vraie signification de ce mot, mais encore dans des écrits qui eussent dû établir immuablement sa portée précise. Bien plus, dans certain écrits on a poussé si loin la négligence, peut-on dire, qu'on a discuté la chose en oubliant d'y faire savoir ce qu'on entendait par le mot. Une dernière erreur a consisté en ce qu'au lieu de définir, on a donné l'opinion morale qu'on se faisait de l'acte.

On comprend donc à quelles erreurs on a pu se laisser entraîner, à quelles fausses solutions on a pu aboutir dans ce problème dont on avait oublié de poser ou mal posé les termes.

Grâce à ces erreurs, grâce à ces oublis, il est facile de prévoir que des faits absolument étrangers au sujet, se sont forcément glissés qui sont venu fausser les conclu-

sions. Ces facteurs faux ont naturellement mené à des solutions fausses, car mal définir ou ne pas définir c'est se priver de toute base exacte d'appréciation, c'est s'interdire le moindre contrôle sérieux.

Le premier devoir, en la matière, est donc de donner, on pourrait dire de rendre, au mot « Suicide » sa véritable signification, son interprétation scientifique. Ce sera, du même coup, déterminer les limites de notre sujet. Ce sera rejeter hors d'un cadre trop vaste, trop général, toute une série d'actes qui n'ont avec le suicide qu'une ressemblance toute artificielle : nous voulons dire la spontanéité de la mort.

Comment définir le suicide ?

Rejetant la définition *a posteriori*, nous adopterons celle *a priori*.

Voici ce que nous entendons par là :

La méthode « *a posteriori* » consiste à examiner le plus grand nombre possible de faits semblables et de cette étude à déduire une définition qui sera l'énoncé de leurs caractères communs. En un mot c'est une synthèse, une moyenne de toutes les observations. On conçoit combien c'est s'en remettre au hasard et combien une telle définition peut-être incomplète si certains faits saillants échappent. On a ainsi un résumé des caractères propres au suicide obtenu par tâtonnements, mais non une unité pouvant servir de base à une étude.

La méthode « *a priori* » consiste à examiner successivement les différentes définitions qui ont été données du mot, à les analyser, et enfin en se servant du travail antérieur à établir de premier chef sa définition propre.

Alors que la méthode « *à postérieure* » n'est qu'une réduction des différentes choses que l'on a observées, la méthode « *à priori* » consiste à poser d'abord l'énoncé du problème que l'on veut résoudre. On établit la « mesure-étalon » avec laquelle on examinera les différents faits qui se présenteront à l'examen.

A pénétrer un peu plus avant les choses, nous voyons que la première méthode, tout en revêtant l'aspect d'une définition n'est en somme qu'une conclusion. Elle est la déduction résultant de l'examen des faits, alors qu'une définition doit être, au contraire, une base d'appréciation.

La seconde s'attaque directement aux définitions déjà proposées, et qui ont été établies par la méthode *à postérieure*. Elle se construit, non au moyen des choses elles-mêmes, mais avec l'idée que l'on se fait de ces choses. Nous voulons dire par là que toute définition étant une synthèse, donc un résumé des observations, c'est à cet extrait non aux choses examinées que l'on demande la véritable définition.

Ceci établi, on fait la seconde opération, le deuxième temps de cette méthode. On étudie successivement la valeur des mots employés dans cette définition, afin de rejeter ceux qui par une signification trop vague ou équivoque permettraient de considérer comme suicides des actes qui n'appartiennent pas à cette catégorie de choses.

De ces deux méthodes, il faut bien le reconnaître, la première est la seule possible au début d'une étude de faits nouveaux non encore définis. Alors, en effet, il se présente à l'examen de qui veut les étudier une série

d'actes qui semblent avoir, entre eux, une ressemblance frappante et par les causes qui les produisent, et par la façon dont ils s'exécutent, et par les résultats qu'ils représentent. Pour les distinguer, leur créer une existence scientifique propre, bien à eux, on leur donne une appellation qui les résume pour la plupart. A son tour, le public extra-scientifique s'empare de celle-ci, mais de façon particulière. Se contentant de caractères superficiels, n'approfondissant pas ce qu'il voit, il joint aux faits vraiment bien dénommés une infinité d'autres qui n'en ont que « le masque » et, pour la commodité du langage, il les réunit tous sous le même titre.

C'est en présence d'un tel amalgame que l'on se trouve lorsque l'on veut faire une étude sérieuse, véritablement scientifique. Il faut alors reprendre tous ces actes, les analyser, les discuter pour faire entre eux une distinction, et faire cela non seulement pour les actes, mais encore pour les définitions dûes à l'autre procédé. La définition, qui en sera extraite, deviendra une véritable mesure-étalon qui servira à reconnaître les morts violentes qui méritent véritablement le nom de suicides et à rejeter celles que nous avons appelées des *pseudo-suicides*.

Ainsi la seconde méthode, la méthode *à posteriori*, celle qui repose sur la discussion, si elle est la seconde en date est aussi la plus sûre. C'est celle dont nous allons nous servir.

Comment définir le suicide ? Nous dirons :

« C'est le fait par lequel un individu se donne ou se laisse donner la mort à lui-même, de par son unique

« volonté, soit par un acte soit par une abstention con-
« traire à la vie et cela pour mettre fin à une exis-
« tence qu'il prévoit impossible dans son cas particu-
« lier. »

Nous allons examiner successivement les différents termes de cet énoncé. Nous ne tiendrons pas compte des diverses définitions que l'on trouve dans les dictionnaires. Elles ne sont pas de notre cadre et, en second lieu elles n'ont pas en vue le but que nous poursuivons. Que sont-elles en effet ? une simple explication du mot avec bien souvent, comme dans le cas présent, l'idée morale qui s'y attache. Il est facile de comprendre que nous ne nous y arrêterons pas.

Dans le cas présent, définir c'est cadrer son sujet, en tracer les limites, par conséquent, c'est indiquer les points qui peuvent intéresser la discussion. « Suicide » égale « *sui, cædes* » égale « meurtre de soi-même » c'est l'acte de l'individu qui se tue lui-même.

Lorsqu'on se trouve en présence d'un cadavre, la première question qui se pose — et que souvent d'ailleurs on ne vous laisse pas le temps de poser — est celle-ci : « De quoi est-il mort ? » A cette question on répond : « Il est mort de telle ou telle chose », ou bien : « il s'est tué ». Aussi le caractère primordial du suicide, celui qui domine toute la question par sa brutalité physique, c'est donc le fait d'avoir reçu la mort de soi-même. Ceci, c'est la constatation immédiate. Elle entraîne des explications. L'individu tué, s'est-il donné lui-même la mort, tel est le cas du suicide ordinaire. Nous verrons à propos de l'étude morale du suicide, que, suivant les psychologues et les romanciers, il

peut exister des cas où l'individu se fait donner la mort.

Mais même sans parler de ces faits extraordinaires, bizarres, à mentalité douteuse, il existe d'autres morts qui méritent le nom de suicide et cependant la victime ne s'est point donné elle-même la mort. Il s'agit du suicide à deux ou plusieurs. Quelquefois sans doute, dans cette circonstance, et si l'on a affaire à deux adultes, il peut arriver qu'ils se servent successivement de la même arme. Il n'en est pas ainsi généralement : l'homme tue d'abord la femme puis se tue et l'on comprend que fréquemment, par suite de l'émotion due à son acte, il se manque et ne fait que se blesser plus ou moins grièvement. Si ce sont gens mariés avec enfants, les parents les tuent d'abord, avant de se donner à eux-mêmes la mort, s'ils se servent d'armes ; en cas d'asphyxie tout le monde meurt ensemble. Mais tous, s'ils sont en âge de raisonner, ont le désir de mourir et bien souvent les parents, qui, ayant échappé à la mort, ont à répondre devant la justice de celle de leurs enfants, ont pu, à juste titre, invoquer le libre consentement de ceux-ci.

Le second caractère du suicide est la volonté de se donner la mort. Le suicide est son propre but à lui-même. C'est parce que l'on veut périr, que la mort ainsi obtenue mérite le nom de suicide. Il faut de plus que ce désir, cette volonté, soient propres à la victime, que ce soit elle qui ait décidé. Tout fait de pression enlève à la mort de cette sorte un de ses caractères fondamentaux. C'est à la suite d'une discussion, d'une balance entre le « vaut-il mieux vivre ? » ou « vaut-il mieux mourir ? » et dont le

soliloque d'Hamlet, le fameux « *To be or not to be, that is the question ?* » est le prototype, c'est à la suite d'une telle discussion, dis-je, qu'est résolue la mort. Le suicide est la solution du problème, la résultante d'hésitations dans un sens et dans le sens contraire. Il faut donc rejeter toute mort qui ne correspond pas à ce caractère. Nous appuyons sur cette donnée, car, dans ces derniers temps, on a voulu introduire dans ce cadre, des morts qui, selon nous, ne sont point du tout de son ressort : nous voulons dire les aliénés d'une part, et de l'autre les martyrs, et sous le nom de martyrs on entend tous les gens qui se sacrifient à une idée.

Or, répétons-le, notre définition tout entière n'étant pas discutée, mais qu'importe, le suicide est son but à lui-même.

Voyons pour ce qui est des aliénés. Sans empiéter sur ce point que nous voulons traiter plus loin et plus longuement, je vais dire pourquoi, jamais la question d' « aliénation » n'eût dû entrer dans la question « suicide ». Le suicidé veut sa mort. C'est son but, c'est ce vers quoi converge tout son être. L'aliéné au contraire est l'individu qui a perdu tout libre arbitre, qui est à la disposition d'une puissance extérieure. Dans le cas présent que se passe-t-il en effet chez le fou ?

On peut diviser les cinq sens, qui sont les moyens de communiquer d'un homme avec les autres hommes, en deux classes bien distinctes : d'une part, la vue et l'ouïe, d'autre part le goût, l'odorat, le tact. Nous appellerons les premiers, les sens complets et les seconds des sens incomplets.

Qu'entendons-nous par là ? les mots eux-mêmes l'indiquent. En effet tandis que la vue et l'ouïe n'ont besoin d'aucun aide pour nous fournir les renseignements que nous leur demandons, les trois autres sens ont besoin des deux premiers. Il faut, de suite, ajouter que les renseignements fournis par l'œil ou l'oreille, sont des renseignements simples, c'est-à-dire sans mélange, des sensations simples. Qu'arrive-t-il si on excite le nerf optique soit par une pression, soit par un choc, une étincelle électrique ? De toutes façons nous obtenons une sensation lumineuse. De même pour l'ouïe, quelle que soit l'excitation qui s'exerce sur le nerf, c'est toujours une sensation d'audition qui est obtenue. Voyons, au contraire, ce qui se passe pour les trois autres sens : le goût, en même temps qu'il nous indique la saveur des choses, peut nous donner aussi une sensation de douleur, de contact, de forme ; le tact, outre sa fonction, peut nous causer une impression de douleur, de température, enfin l'odorat, outre l'odeur, peut lui aussi être le siège d'impressions de contact. Ainsi contrairement aux trois autres sens qui nous fournissent des résultats divers, l'œil et l'oreille nous donnent des éléments simples et toujours semblables ; en effet, qu'importe l'excitation, choc, pression, ou autre, on a toujours une sensation lumineuse ou une sensation auditive, rien de plus. Ces deux sens sont essentiellement les sens qui font l'homme sociable.

Or, chez l'aliéné, ce sont eux deux qui sont surtout atteints. Ce sont eux qui, mis en mouvement par une sorte d'excitation continue, vont fausser ses interprétations.

Que voyons-nous se passer chez lui ? C'est que le fou subit des illusions et des hallucinations. Et celles-ci sont de deux ordres : visuelles, auditives. Or, sous quelle influence le fou va-t-il se tuer ? Sous celle produite par ces deux sources de sensations. Sans doute, de prime abord, on peut, à cause des dispositions prises pour déjouer la surveillance, supposer le suicide chez l'aliéné. Il n'en est rien, car si l'on recherche exactement les phases de la mort, on constate que cette mort n'a pas été *voulue*, mais que le malade a subi une influence extérieure. Parfois il entend des voix qui lui ordonnent de se tuer, et il ne peut résister à cette injonction, quelquefois il voit des assassins qui le poursuivent, et pour leur échapper, il court, il se sauve et par la première issue qu'il découvre il s'enfuit. Cette issue peut être une porte, elle peut être une fenêtre plus ou moins élevée, et il en résulte pour lui, dans le premier cas, une hallucination qui va diminuer pour reprendre dans un laps de temps plus ou moins éloigné ; dans le deuxième cas, il trouve la mort et cet accident ressemble à une tentative de meurtre sur lui-même.

Dans ces deux alternatives, hallucinations de la vue, hallucinations de l'ouïe, où se trouve le libre arbitre ? Le malade a obéi à des ordres venus du dehors, extérieurs à lui, ou bien a fui devant des ennemis vus imaginairement. On ne peut donc pas prétendre que dans ces conditions la mort violente a été volontaire et qu'elle a été son but à elle-même. Nous poserons donc que le suicide ne mérite véritablement son appellation que s'il a été consenti librement par l'individu, et si celui-ci, en se

donnant la mort, a bien l'intention de se la donner.

Cette condition requise, recherche de la mort, n'existe pas dans d'autres cas que l'on a voulu classer sous la dénomination « suicide ». Nous entendons les morts des martyrs ou celles du soldat sur le champ de bataille. Ici non plus ces individus ne poursuivent pas la mort, ils la subissent comme une conséquence possible mais non forcée.

Comment soutenir que le martyr recherche la mort, alors que les textes religieux sont si formels contre le suicide qu'ils vont jusqu'à dénier à la victime, sinon comme autrefois la sépulture loin des autres corps, hors de lieu saint, tout au moins les honneurs et les prières de l'Eglise ?

Comment prétendre que le soldat court au suicide, quand les règlements militaires proclament cette mort une « lâcheté » ?

Ils subissent donc cette fin brutale, mais ne la désirent pas, de même qu'ils souffriraient n'importe quelle autre épreuve. Que leur importe ! ces deux catégories d'individus n'ont pour but qu'une seule chose : le devoir qui pour l'un sera sa foi, pour l'autre l'amour du drapeau. Ils ne les discutent pas et c'est justement faute de cette discussion que l'on ne peut pas dire qu'ils vont à une mort volontaire. Où chez eux le libre arbitre ? où le débat d'où est sortie leur volonté ? Nulle part. Ils vont parce qu'on leur a dit : « Allez ici ou allez là. Faites ceci ou faites cela ». Et bien plus, s'ils peuvent éviter la mort ils le font, celle-ci n'est donc qu'un accident, plus sérieux que les autres sans doute, mais y ont-ils même songé ? Probablement

non, ou, en tous cas s'ils ont prévu la mort comme un accident possible, on peut dire qu'ils feront tout pour lui échapper. Chez eux ce qui est le mobile de leurs actions ce sont les ordres qu'ils ont reçus, rien de plus. Donc il n'est pas possible de confondre ces individus avec ceux qui ont cherché la mort pour elle-même.

Nous ne saurions trop le répéter, le suicide n'est tel que s'il est sa propre fin à lui-même. Ici, au contraire, trois choses font différents l'acte du désespéré et celui du soldat, du martyr. En premier lieu, le suicidé se tue pour se tuer, tandis que ce qui fait agir le soldat c'est la gloire, le dévouement et non le « besoin, le goût de la mort ». En outre, dans ce dernier cas, pour si certaine qu'elle soit, la mort n'est pas mathématiquement sûre, n'est pas absolument inévitable. Combien a-t-on vu de héros qui n'ont pas péri lors de l'accomplissement de leur acte de courage ? Enfin, pour eux, le coup fatal leur est donné par d'autres, leurs ennemis ou leurs bourreaux ; il dépend donc d'une volonté autre que la leur. En un mot, leur action se nomme sacrifice, héroïsme, mais ne peut s'appeler suicide ni vulgairement ni scientifiquement parlant.

Nous avons, par les considérations qui précèdent, établi une partie de notre définition. On peut l'énoncer ainsi :

« C'est le fait par lequel un individu se donne ou se laisse donner la mort à lui même, de par son unique « volonté ».

Il semblerait que ceci soit suffisamment complet. Et cependant si l'on examine de façon plus approfondie, nous

ne voyons figurer que les mots « donner ou se laisser donner », qui, tous, indiquent un acte, une activité déployée. Est-ce à dire que, pour se tuer, il faille toujours déployer de la force ? Certes non et c'est pourquoi nous devons compléter notre phrase. Il est en outre, un autre point que nous devons indiquer, c'est pourquoi une personne met fin à ses jours. Alors seulement notre définition sera complète et différera d'une simple explication du sens d'un mot

Ces deux derniers points à examiner peuvent se résumer en la formule brève suivante : le « Comment » et le « Pourquoi » un individu se tue.

Voyons le « Comment » d'abord. Pour arriver à la suppression des fonctions organiques qui font la vie, deux moyens sont en présence qu'on peut dire l'un actif, l'autre passif.

Soit deux cas :

Dans le premier, un homme, qui a résolu de mourir, prend un revolver, un couteau, une arme quelconque et s'en frappe, ou il se précipite d'un endroit élevé, se jette à l'eau, ou bien, enfin, il se pend.

Dans toutes ces tentatives, il y a action, il y a mouvement. L'individu est actif au sens propre du mot. Lui, véritablement, se « donne » la mort, par un acte qui tranche le cours de sa vie. Ceci donne un caractère spécial à cette mort violente, à cette suppression brutale de l'être par lui-même. Et pour qu'il réussisse, qu'une intervention en sens adverse ne puisse se produire, il lui faut ou agir vite ou agir dans l'isolement.

Dans le deuxième cas que se passe-t-il ? A côté de ces morts, que nous pourrions dénommer « à grand fracas »,

il en est d'autres plus calmes, plus lentes, plus simples d'allure, nous sommes tenté de dire plus modestes, ce qui ne prouve pas qu'elles exigent moins de fermeté de caractère, moins d'énergie, tout au contraire.

En effet, si le premier cas se résoud en quelques secondes, tout au plus en quelques minutes, le second nécessite un laps de temps beaucoup plus long, puisqu'il peut exiger plusieurs jours, quelquefois plusieurs semaines, certainement plusieurs heures. Comment cet être va-t-il donc mettre à exécution ses projets funestes ?

Alors que le premier, par un moyen plus ou moins brutal s'opposait à l'exercice de ses fonctions organiques, le second va leur refuser ce qui est utile à leur marche et à leur entretien, et c'est parce qu'elles ne pourront plus réparer leur usure que peu à peu elles cesseront d'agir.

Or par quoi se répare un individu sinon par son tube digestif. C'est lui qui fournit à l'individu de quoi subsister, de quoi subvenir aux besoins de tous ses organes. Vient-il à ne plus lui donner sa nourriture et l'un après l'autre tous les grands organismes du corps s'arrêteront. En un mot c'est la machine à qui l'on ne fournit plus de combustible. Fini le charbon, finie la vapeur, finie la marche. Et tout s'arrête. De même chez l'homme, manger est le point capital, c'est l'acte physiologique par lequel il suppléera aux déperditions diverses de tout son organisme. S'y refuser c'est donc vouloir la mort, c'est l'appeler aussi bien que si d'un acte violent on supprime les fonctions nécessaires à la vie. Un caractère propre à ce genre de suicide c'est que, pendant son exécution, la victime peut conti-

nuer ses relations avec ses semblables sans crainte de voir compromise la réussite de son plan, sauf le cas cependant, et c'est justement dans cette catégorie d'individus que se fait surtout cette sorte de tentative, où le suicidé est un condamné, auquel cas la surveillance intervient, mais pour nous peu importe le résultat, du moment que l'intention y est.

A côté de ces deux sortes de mort, il en existe une troisième aux contours moins nets et qui tient le milieu entre elles. C'est ce que nous appellerons le suicide à forme mixte. Celui-ci comporte deux temps ; un temps actif, un temps passif. Dans le premier temps, l'individu prépare sa mort, dans le second, il subit les conséquences de la préparation.

Nous disons « subit », car il peut arriver, à cette seconde période que la personne regrette sa décision, mais que, malgré elle, les mesures qu'elle a prises et qui se continuent impitoyablement, se terminent par la mort, tel est le cas de l'être qui cherche la mort par l'asphyxie. A la première période elle prépare, — donc elle agit au même titre que celle qui arme le revolver, affute le couteau, ou distille le poison, — tout ce qu'il faut pour entraîner le décès, puis à la seconde période, elle s'immobilise dans l'attente de la mort. Il y a donc bien deux périodes distinctes, que dans notre étude, et par suite dans la définition, nous sommes obligés d'indiquer. Aussi à la définition précitée devons-nous ajouter ces mots, qui résumeront le « comment on se tue » : « Soit par un acte, soit par une abstention contraires à la vie ».

Reste à indiquer le « Pourquoi » on attende à sa vie.

C'est ici toute la question d'étiologie à soulever. Nous le ferons dans tout notre travail. Mais, cependant, nous devons dans notre définition indiquer ce point. On a cherché à la mort violente volontaire une quantité de causes aussi bizarres que variées, et l'on conçoit qu'il est impossible d'en énumérer la moindre partie sans faire des oublis qui fausseraient notre énoncé.

Aussi pour nous borner à une simple indication, nous devons marquer le pourquoi la vie devient à charge à certains. Sans rien préjuger en faveur d'une opinion quelconque, c'est pour ainsi dire affirmer une vérité que dire que l'individu cherche, dans le trépas, à « mettre fin à une existence qu'il prévoit impossible ».

Ceci est un axiome tellement vrai qu'il paraît inutile de l'exprimer, et cela à cause du vague de sa formule. Aussi devons-nous la réduire, par un membre de phrase qui, pour ainsi dire, indiquera la « personnalité » du suicide. Du reste les mots « qu'il prévoit » indiquent déjà quelque chose de particulier. Pourtant, pour éviter toute équivoque, toute fausse interprétation nous devons compléter cette idée par quelque chose qui la rendra encore plus personnelle. Nous dirons donc : « dans son cas particulier » ce qui complétera notre énoncé, lequel reviendra dans son ensemble :

« Le Suicide est le fait par lequel un individu se donne
« ou se laisse donner la mort à lui-même, de par son uni-
« que volonté, soit par un acte, soit par une abstention
« contraires à la vie et cela pour mettre fin à une exis-
« tence qu'il prévoit impossible dans son cas particulier. »

CHAPITRE II.

LA FAMILLE.

A poursuivre la connaissance des âges de l'humanité nous apprenons à connaître la vie des sentiments humains, le moment et la façon dont ils éclosent chez l'individu. L'anthropologie est le guide de la psycho-physiologie.

Comme tous les animaux, l'homme a eu pour fonction primordiale la reproduction de l'espèce. Avant toute autre chose, il lui fallait être et perpétuer la race, il lui fallait subsister en lui et en ses rejetons. Mâle il a recherché la femelle, femelle elle a subi le mâle. Ce qui n'était au début qu'un instinct, chose informulée, s'est peu à peu affiné, et ce, pour le perfectionnement de la race. Homme et femme ont compris qu'en s'associant, ils agiraient au mieux des intérêts de leur race : l'homme apporta sa force et sa défense, la femme ses soins et sa sollicitude aux enfants. Désormais la famille était créée. C'était un centre.

Mais, malgré tout, il demeurait un danger : les bêtes. C'est alors que ces diverses colonies, homme, femme et enfants, songèrent à s'unir à d'autres semblables pour résister plus efficacement aux ennemis de toutes sortes qui les assaillaient. La société était née.

C'est alors que l'homme remarqua que si, dans son semblable, il s'était donné un allié, il s'était donné aussi un

adversaire d'autant plus redoutable qu'il vivait de la même vie que lui, avait besoin des mêmes ressources, bref qu'il s'était donné un allié plus à craindre que ses ennemis. On convint, pour mettre fin à ces luttes dangereuses à l'espèce, de contrats qui furent rendus solennels et sacrés par le patronage sous lequel on les mit, je veux dire les forces de la Nature personnifiées, déifiées. Ainsi, au début, les traités sociaux furent mis sous la sauvegarde des dieux et du même coup furent créées *Société* et *Religion*.

Ainsi trois grandes choses se divisent la vie du genre humain : Famille, Société et Religion, ce sont elles aussi qui se partagent la vie de chaque individu, et qui la remplissent tout entière. Elles sont les principes directeurs de toute existence humaine.

A l'heure actuelle, tout forme un amalgame, mais non point une fusion car sur un point ou sur un autre, pour un motif ou pour un autre, réapparaissent les lignes de séparation : Famille, Société, Religion. Ces trois principes seront ce que nous appellerons les *principes de vie*, c'est-à-dire les motifs pour lesquels un individu se croira obligé de vivre. Par opposition nous appellerons « *principes de mort* » ceux qui sont les causes pour lesquelles il acceptera ou recherchera la mort.

Ainsi que nous venons de l'exprimer, l'homme tient tout entier dans ces trois sentiments : sentiments familiaux, sentiment religieux et sentiments sociaux. Son existence tient tout entière dans l'application de ces trois fonctions essentielles. Tout ce qui mettra une entrave à leur libre exercice attentera plus ou moins efficacement, suivant

l'importance ou la durée de la gêne causée, aux jours de l'individu.

Ceci établi, une autre remarque, fort importante au point de vue de l'étiologie du suicide, est que ces trois principes qui ne sont à tout prendre qu'une même chose sous trois formules différentes, c'est-à-dire qui sont l'expression des moyens de défense pour la propagation de l'espèce, sont, chez l'homme, non pas le résultat d'un instinct, mais d'un débat moral, d'une discussion en vue des meilleures précautions à prendre. Ici donc est une grande distinction avec les animaux, car ce qui chez le premier est intelligent, chez les seconds est purement instinctif.

Et ce qui atteste bien que chez les animaux c'est quelque chose d'irraisonné c'est que famille et société ne sont pas les développements voulus d'un plan nettement déterminé. En voici deux preuves : les animaux qui vivent en société ne forment pas, pour cela, de petites associations distinctes, qui seront la famille, au milieu de la grande association qui les réunit, ils s'accouplent au hasard, sans rien plus, reprenant ensuite chacun leur liberté. Puis, quelle que forte que soit leur habitude de vivre ensemble, cet état de sociabilité ne leur est pas absolument indispensable, puisque, captifs, on les voit très bien vivre isolés.

On conçoit donc que si l'homme se résume en ces trois formules de Vie : Famille, Société, Religion, c'est en elles qu'il nous faut chercher les causes déterminantes de sa résolution de mourir.

En toutes choses, à côté d'un état naturel, normal, il en est d'autres qui sont irréguliers et qui sont comme les

formes pathologiques du premier. Ce sont ces dernières qui agissent dans le cas du suicide. Voyons comment elles se répartissent.

Nous avons vu que l'homme est un être essentiellement sociable, pour lui c'est une loi de vivre en communauté. Or, en quoi cet état va-t-il se modifier, quelles sont les situations malheureuses qui vont en décculer au préjudice de l'individu ?

Celui-ci peut, tout d'abord, ne point entrer dans le mariage. Ce qu'il était, il le demeure, je veux dire célibataire, c'est-à-dire qu'il se refuse à créer une famille, ou qu'il ne peut pas créer une famille (ce second cas est plus grave que le premier car il indique un rejet de cet être par la société).

Ou bien il se crée une famille, et celle-ci peut être ou unie ou désunie. Dans le premier cas, c'est l'existence naturelle, normale. Dans le second cas, par suite d'une impossibilité absolue de continuer à demeurer ensemble, les deux conjoints rompent le lien qui les unissaient, déchirent le pacte qui les faisait l'un à l'autre. La loi, dont ils se sont réclamés, brutalement les sépare, les rend, au point de vue judiciaire et mondain, aussi inconnus qu'avant leur union. Et le divorce est prononcé. Ce sont à nouveau des célibataires mais de genre un peu particulier.

Dans un troisième cas, l'union entre les deux individus est parfaite, basée qu'elle est sur l'estime réciproque et sur une mise en commun du bonheur et du malheur. Cependant tout cela se rompt; la mort fait son œuvre, laissant un survivant pour pleurer un mort. C'est le veuvage.

En résumé, deux situations dominent la famille : mariage et célibat, que ce dernier soit l'état ordinaire de l'individu (célibat), soit qu'il ait été réclaté (divorce, séparation) ou imposé (veuvage). On comprend que ces modifications de situations doivent avoir un retentissement considérable sur l'individu.

Voyons quels en sont les résultats brutaux, donc ce que dit la statistique, nous les interpréterons ensuite, afin de saisir comment l'individu a pu par eux être mené au suicide.

A première vue, la statistique semble donner le démenti le plus formel à notre thèse que l'homme est essentiellement sociable et par conséquent se tuera d'autant moins qu'il sera plus fortement encastré dans la société. Qu'indique-t-elle en effet? C'est que, de 1873-1878 sur 27.973 suicides, 16.264 ont été commis par des gens mariés, et seulement 11.709 par les célibataires, c'est-à-dire un bénéfice pour ces derniers de 4.555 morts violentes en moins.

Comment expliquer ce résultat tout à fait contraire à ce qui semble devoir être et que nous avons indiqué de façon formelle en disant que les célibataires se tuent plus que les gens mariés?

Pour cela, il faut nous reporter au tableau suivant qui va nous indiquer l'aptitude fonctionnelle des individus suivant leur âge :

A. — De 16 à 21 ans...	45,9 suicides par million d'individus.
21 à 30 — ...	97.9 —
31 à 40 — ...	114.5 —
41 à 50 — ...	164.4 —

Une explication nécessaire, correctif qui fut fait pour la première fois par Bertillon père, est à donner au sujet

de ces premiers chiffres. Dans le total des célibataires et au même titre pour l'appétence au suicide, on a mis, sans distinction aucune, tous les individus non mariés, de telle sorte que l'on a compris dans ce nombre tous les êtres depuis 0 jours jusqu'à ∞ . Or, il est de toute évidence que l'on n'a ainsi obtenu qu'un résultat faux de toutes pièces.

Peut-on en effet appeler célibataires tous ces individus qui, jusqu'à 16 ans, ne pensent pas, bien plus, n'ont pas droit au mariage et ne peuvent donc profiter de ses avantages ? Certes non, et si l'on veut faire une comparaison exacte il faudra tenir compte de cette cause *énorme* d'erreur. Considérable, certes, car si l'on fait cette correction on trouve, les individus de moins de 16 ans retranchés, que, pour une période de 5 ans la proportion est de :

B.	—	173	suicides	pour	1	million	de	célibataires.
		154,5	—	—	—	—		d'époux.

Que nous révèlent le tableau A et le tableau B quand on les compare ?

L'âge moyen des célibataires est de 16 à 30 ans, et le tableau A nous indique qu'à cet âge la moyenne des suicides est de 45,9 à 97,9 par millions d'individus ; de même l'âge moyen des époux est de 41 à 50 ans où le taux des suicides est de 164,4. Or notre tableau B nous montre que chez les célibataires le taux vrai est plus élevé puisqu'il est de 173, tandis que chez les époux il est plus bas, n'étant que de 154,5. Il en découle naturellement que si le célibat augmente la propension au suicide propre à l'âge, le mariage la diminue.

Et ces observations, qui portent sur la France, sont identiques dans les autres pays : Italie, Wurtemberg, etc.

Allons plus loin, comparons période de célibat à période semblable de mariage et les résultats sont plus probants encore en faveur de notre avis. Que donnent-ils en effet ?

Voici, d'après ses recherches personnelles, les conclusions de M. Durkeim pour les années 1889, 1890, 1891, et portant sur environ 25.000 suicides.

Le premier tableau a trait au duché d'Oldenbourg, il est établi sur les années 1871-1885.

Laissant de côté les autres chiffres nous ne publions que ceux ayant trait aux coefficients de préservation.

Le coefficient de préservation des époux par rapport aux célibataires est

De 0 à 20 ans.	0.09
20 à 30 —	1.40
30 à 40 —	1.77
40 à 50 —	1.97
50 à 60 —	1.90
60 à 70 —	1.63
Au-delà	2.30

Celui des épouses par rapport aux filles est

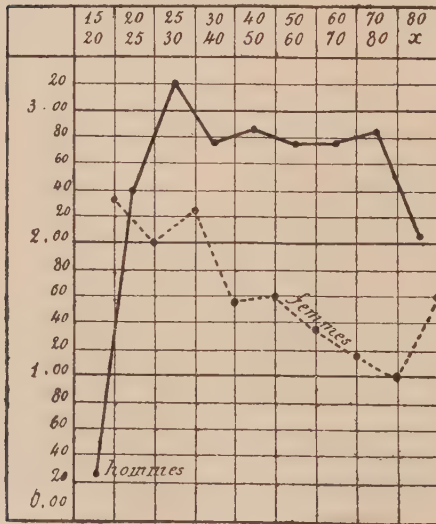
De 0 à 20 ans.....	0.04
20 à 30 —	2.24
30 à 40 —	1.92
40 à 50 —	2.85
50 à 60 —	2.14
60 à 70 —	1.68
Au-delà ..	»

Si au lieu de prendre les résultats calculés sur le total des suicides commis pendant ces 15 années (1871-1885) nous prenons ceux calculés sur l'année moyenne, nous

avons pour la France, comme coefficients de préservation :

Coefficients de préservation des époux par rapport aux célibataires, pour 1 million d'habitants de chaque groupe d'âge, année moyenne (1889-1891).

	Hommes	Femmes
15 à 20 ans.....	0.22	2.39
20 à 25 —	2.40	2.00
25 à 30 —	3.20	2.22
30 à 40 —	2.77	1.53
40 à 50 —	2.86	1.61
50 à 60 —	2.75	1.35
60 à 70 —	2.78	1.19
70 à 80 —	2.81	0.98
Au-delà	2.04	1.60



Si l'on fait un graphique au moyen des chiffres de ce tableau, on obtient les courbes suivantes.

Passons maintenant aux rapports entre mariés et veufs,

ils nous donnent les deux tableaux suivants qui vont nous prouver aussi la plus grande immunité des mariés vis-à-vis du suicide.

Grand duché d'Oldenbourg. — Coefficients de préservation des époux par rapports aux veufs, calculés pour 10.000 habitants de chaque groupe d'âge pendant l'ensemble de la période 1871-1885.

	Hommes	Femmes
	—	—
De 0 à 20 ans.....	»	»
20 à 30 —	5.8	»
30 à 40 —	1.04	1.07
40 à 50 —	3.01	0.77
50 à 60 —	1.90	1.33
60 à 70 —	2.05	1.12
Au-delà.....	2.26	»

Si nous passons au tableau des coefficients de préservation des époux par rapport aux veufs, coefficients calculés pour 1.000.000 d'habitants de chaque groupe d'âge, année moyenne, en France de 1889 à 1891, nous avons :

	Hommes	Femmes
	—	—
De 15 à 20 ans.....	»	10.
20 à 25 —	1.45	1.05
25 à 30 —	3.37	2.61
30 à 40 —	2.47	2.50
40 à 50 —	2.12	1.58
50 à 60 —	1.88	1.31
60 à 70 —	1.83	1.62
70 à 80 —	1.82	1.18
Au-delà.....	1.49	2.18

Voici donc établie la valeur de deux facteurs dans la question du suicide le célibat et le mariage. Nous avons vu qu'à de rares exceptions qui peuvent, du reste, s'expliquer, le mariage est contraire aux idées de suicide. Il nous reste à examiner la troisième position : le veuvage. Or celui-ci découlant du mariage et étant toujours possible, on peut se demander s'il ne vaut pas mieux rester garçon. La statistique nous répond toujours avec ses deux résultats, celui d'Oldenbourg, pour les suicides en général, celui de France pour année moyenne.

A. — *Grand Duché d'Oldenbourg.*

Coefficients de préservation des veufs par rapport aux célibataires de chaque sexe par 10.000 habitants de chaque groupe d'âge pendant l'ensemble de la période 1871-85.

	Hommes	Femmes
De 0 à 20 ans.....	»	»
20 à 30 —	0.24	»
30 à 40 —	1.69	1.07
40 à 50 —	0.66	0.77
50 à 60 —	0.97	1.33
60 à 70 —	0.79	1.42
Au-delà.....	1.02	»

Passons au tableau des coefficients de préservation en France :

France (1889-1891).

Coefficients de préservation des veufs par rapport aux

célibataires calculés par 1.000.000 d'habitants de chaque groupe d'âge, année moyenne :

	Hommes	Femmes
De 15 à 20 ans.....	»	0.23
20 à 25 —	1.66	1.60
25 à 30 —	0.95	0.84
30 à 40 —	1.12	0.61
40 à 50 —	1.35	1.01
50 à 60 —	1.46	1.02
60 à 70 —	1.51	0.77
70 à 80 —	1.54	0.83
Au-delà	1.36	0.79

Nous avons les résultats bruts, il s'agit de les interpréter.

Le premier axiome à poser, car il est la base de toute notre thèse, est l'influence néfaste du célibat au point de vue du suicide.

Si, comme on l'a invoqué jadis, comme on l'invoque encore, la misère, les ennuis, pris en eux-mêmes, doivent être considérés comme les vrais facteurs de la mort violente, le célibat sera l'état civil idéal pour vivre, ou mieux pour ne pas se tuer. Pour lui en effet point d'ennuis lui venant de sa femme, point de craintes au sujet de ses enfants, ainsi que le dit le mot populaire « il n'a qu'à vivre pour lui-même ». Or les chiffres sont là qui infligent à cette thèse le démenti le plus catégorique.

Que voyons-nous en effet ?

Si l'on a transcrit les résultats sur un graphique, comme nous l'avons fait, on constate que de 15 à 20 ans, les époux se tuent plus que les célibataires. Et cela se con-

çoit. A ce moment, celui qui n'est pas marié, ne peut pas véritablement porter le nom de célibataire, car on ne peut pas diviser alors, comme à partir de 20 ans, la société en mariés et en célibataires. Le non marié appartient encore à cet âge à la famille dont il sort, il est encore fils ou fille, dans ce sens qu'il appartient à ses parents, qu'il subit leur influence et par eux profite de la situation favorable que crée contre le suicide l'état familial. Le marié se met au contraire dans une situation exceptionnelle. Comment admettre que l'individu soit apte à sortir d'une famille et à en créer une autre alors qu'il n'a pas 20 ans? Il n'a pas encore les forces suffisantes pour résister aux épreuves qui vont l'atteindre non seulement dans sa personne mais dans les êtres qu'il va grouper autour de lui. Et ce qui prouve bien que telle est l'explication, c'est que tandis que le coefficient de préservation de l'époux est de beaucoup inférieur à celui des célibataires de même sexe, puis qu'il n'est que de 0,22, celui de la jeune femme atteint son maximum. Chez elle, point de préoccupations graves, elle a la réalisation de ce qui est sa vie, le mariage, sans en avoir encore toutes les préoccupations, que crée la maternité. Et si son coefficient est de suite élevé c'est que chez la femme, la famille, le foyer représentent tout l'idéal. Ayant atteint ce dernier, et en jouissant avec une félicité sans nuages, comment ne se tuerait-elle pas en nombre insignifiant.

Mais, dès la période suivante, de 20 à 25, les résultats changent. Nous voyons la courbe de l'époux faire une ascension et la continuer encore de 25 à 30 ans où elle atteint son coefficient de préservation maximum. C'est qu'alors

L'homme est devenu véritable chef de famille. Il se trouve alors dans sa véritable période d'état de reproducteur. Dans la force de l'âge, c'est le sentiment de procréation qui domine, et les situations autres sont secondaires pour lui. Aussi la vie de famille, quoiqu'il soit au moment le plus actif de son existence, au moment où la lutte pour subsister est à son maximum, la vie de famille, grâce à son action tutélaire, le protège contre les défaillances. Il se sent soutenu et par quelqu'un qui le comprend et panse ses blessures d'amour-propre, sa femme, et par ceux à qui il veut une vie douce et agréable et qui le récompensent d'un sourire, ses enfants. Quelle différence alors avec le célibataire ! Celui-ci, seul, ne trouve aucun appui. Il est obligé de puiser en lui-même et rien qu'en lui toute l'énergie nécessaire. Alors que le marié, rentré chez lui, se trouve dans un milieu réconfortant, ne serait-ce que parce qu'il lui permet d'oublier les circonstances douloureuses qu'il vient de traverser, ne serait-ce même que par le changement de préoccupations, le célibataire reste en tête à tête avec toujours les mêmes pensées. Bref, tandis que l'un est enveloppé, finie sa journée, d'une atmosphère toute autre que celle dans laquelle les affaires de la journée l'ont fait vivre, atmosphère pleine de calme, d'oubli et de réparation, le célibataire voit sa vie intime envahie par les tourments de la vie publique et en outre, il n'entend jamais une parole de réconfort. Alors que l'un a un but dans la vie, et qui dit but dit volonté d'y parvenir à tout prix, ce but étant le bien-être de ceux qui vivent de lui, pendant sa vie et après sa mort, le célibataire ne voit que lui et ne peut songer à

autre chose que sa satisfaction personnelle, donc quelque chose qui doit finir avec lui-même.

Aussi vienne une adversité un peu forte, alors que l'époux la surmontera à cause de sa femme et de ses enfants, le célibataire s'abandonnera et se tuera, cela d'autant plus facilement qu'il n'entendra autour de lui aucun encouragement sincère.

Ce qui prouve que le mariage agit bien par l'appui qu'il donne à l'individu c'est que le coefficient de préservation est moins élevé chez le veuf, moins élevé chez la femme. De plus, la préservation du mariage étant toujours la même, nous aurons bien la preuve que le mariage agit par cet appui, si nous voyons cet appui diminuer quand, par suite des exigences de la vie, nous voyons augmenter les chances de suicide.

Ainsi, alors qu'à Paris la moyenne du coefficient de préservation des époux par rapport aux célibataires n'est que 1,56 nous voyons le coefficient de province atteindre 2,88. La lutte étant moins âpre en province on conçoit que le coefficient sera plus élevé, tandis qu'à Paris une partie de ce chiffre favorable sera épuisée par la différence en plus des ennuis journaliers. Une autre chose prouve encore que le mariage protège efficacement, de lui-même, l'individu, c'est que, pour la femme, les deux coefficients sont sensiblement les mêmes.

De quoi provient cette préservation par le mariage ? Deux choses constituent pour chacun des deux époux la famille :

1° l'autre conjoint ; 2° le ou les enfants.

Quelle est l'influence propre à chacun de ces deux

facteurs, c'est ce que va nous dire le tableau suivant.

Influence de la famille sur le suicide dans chaque sexe.
(Coefficients de préservation).

Epoux de 45 ans avec enfants.....	2.9
— sans —	1.5
Epouses de 42 ans avec enfants.....	1.89
— sans —	0.67
Veufs de 60 ans avec enfants.....	1.6
— sans —	1.2
Veuves de 60 ans avec enfants.....	1.06
— sans —	0.60

Si la nuptialité avait le rôle important ce qui devrait être marqué surtout, ce serait la différence des coefficients entre époux sans enfants et veufs sans enfants, or nous constatons que, à quelques dixièmes près, ces chiffres sont semblables : 1,5 et 1,2 pour les hommes, 0,67 et 0,60 pour les femmes.

Car, dans ce cas, comme il n'y a pas d'enfants, seule est en jeu la crise provoquée par la mort de l'un des deux mariés. On voit que cette crise modifie peu les résultats, c'est donc que cette cause agit peu sur les individus.

Comment au contraire agissent les enfants ?

Nous aurons cette réponse en examinant si les enfants élèvent ces coefficients de préservation. Or, chez l'époux comme chez le veuf, ils prennent un taux élevé. Le coefficient de l'époux avec enfants monte à 2,9 alors que sans enfants il n'est que de 1,5, celui de l'épouse passe de 0,67 à 1,89, ce sont donc des différences sensibles puisqu'elles dépassent toutes deux l'unité.

Pour les veufs l'explication est encore plus claire.

Veufs et veuves sans enfants se tuent sensiblement de même que mariés sans enfants.

Sans doute, lorsqu'ils ont des enfants, leurs coefficients sont loin d'équivaloir à ceux des mariés, mais ils dépassent ceux des époux sans enfants, c'est donc que ces derniers agissent plus que la nuptialité. La différence moins grande entre veufs avec enfants et sans enfants qu'entre mariés avec ou sans enfants est une preuve encore en faveur de notre théorie. Si leur préservation est moindre, c'est qu'à l'âge où nous les examinons, 60 ans, les veufs sont bien souvent séparés de leur descendance, soit que celle-ci ait disparu dans la mort ou se soit écartée d'eux entraînée par un sort nouveau : situation à se faire, mariage etc.

En résumé, nous l'avons vu, la famille est un puissant agent de préservation contre le suicide, agent d'autant plus puissant nécessairement que la vie commune est plus étroite, plus unie, et, l'on peut dire, que la famille est plus nombreuse. Ce dernier point n'est-il pas amplement démontré par ces considérations, qu'en France la natalité ayant fortement diminué nous voyons le suicide atteindre des chiffres fort élevés, qu'une famille est d'autant plus sérieusement réglementée qu'elle est plus nombreuse, car pour la faire subsister, il faut une discipline plus rigoureuse, les caractères qui la composent étant plus variés ; enfin, si la famille est peuplée, peut-on dire, ses membres ont plus de chances de demeurer en contact que s'ils sont clairsemés et par suite ils prolongent plus longtemps son influence protectrice.

Ce qui agit, dans son rôle de préservatif, ce sont, non

pas les sentiments qui ont poussé à s'unir deux individus (ce facteur, nous l'avons vu, a une importance minime) mais les enfants, les produits de cette union. C'est donc dans ce fait de groupement nombreux, et c'est bien là une société, que nous trouvons l'explication du rôle de la famille. C'est, parce qu'elle lui permet de satisfaire à son besoin d'être sociable, que cette réunion d'individus, unis par la volonté, les ascendants, par la consanguinité, les descendants, garantit l'homme contre les entreprises du suicide.

Ces deux termes de la vie de l'homme, société et procréation, se trouvant satisfaits au maximum dans cette façon d'être, on comprend que l'homme ne cherchera pas à détruire cette situation, n'aura même qu'un but, continuer à la vivre le plus longtemps possible.

Il peut arriver cependant que cette société se rompe, que les époux viennent à divorcer, et aussitôt le coefficient d'aggravation du suicide s'élève, surtout chez l'homme, car, à cause de la législation et des coutumes, c'est lui qui profite le plus des secours que donne la famille.

Cette action du divorce est si puissante que nous l'enregistrons dans tous les pays quelles que soient leur situation géographique, leurs mœurs, leurs lois, leur religion.

Il y a là un parallélisme que rien ne parvient à rompre, et qui existe non seulement dans les moyennes mais encore dans tous les détails des statistiques.

L'influence du divorce sur le suicide est plus marquée encore que celle du veuvage. Comment pouvons-nous l'expliquer, car à première vue il semble que le résultat

doive être le même que la famille soit détruite par la mort ou brisée par un jugement.

A quoi tient le divorce, sinon à un état d'équilibre qui ne peut s'établir par non concordance du caractère des deux époux. Par tempérament ils n'ont donc pas la même valeur morale que les veufs. Ceux-ci, grâce à une pondération plus marquée pourront réagir contre le choc que leur a infligé la mort, tandis que le divorcé perd toute mesure en présence d'une catastrophe qui brise tous les espoirs qu'il fondait sur son union.

Ce n'est donc pas dans le fait lui-même qu'il faut chercher l'explication du taux d'aggravation, mais dans l'état d'esprit qu'il révèle. Ce qui le prouve bien c'est que des deux époux c'est l'homme, qui trouve dans la famille le plus fort appui, qui, en présence de cette séparation brusque, se trouve le plus désarmé. Une autre observation nous révèle que c'est bien à un état mental particulier et initial qu'il faut rattacher l'influence néfaste du divorce : c'est en effet dans les pays où celui-ci est le plus fréquemment demandé que le mariage a le moins d'action préservatrice.

Nous concluons donc que le mariage a une action modératrice sur la mort volontaire non du fait que deux individus s'unissent, mais de ce qu'il réglemente les désirs de l'individu, d'où son influence beaucoup moindre chez la femme dont les passions sont naturellement réfrénées par une constitution organique qui la voue à la monogamie. Cette réglementation garantit l'individu contre un équilibre mental instable résultant d'un manque de principes directeurs. Elle réduit sa liberté et par suite lui

trace le chemin à suivre, et cela est si vrai que son rigorisme augmentant avec la venue des enfants du même coup le coefficient de préservation se trouve porté à son maximum. C'est parce qu'il est une société, donc quelque chose avec des lois, qui mettent un frein aux penchants désordonnés, que le mariage offre contre le suicide un recours si puissant.

CHAPITRE III

LA RELIGION.

La conclusion du chapitre ayant trait au mariage, d'après laquelle celui-ci agit parce qu'il satisfait à la sociabilité de l'individu, sera la même pour celui-ci où nous allons étudier le rôle de la religion.

L'homme ne se tue que pour des sentiments ayant trait à la propagation de l'espèce, et c'est pour défendre celle-ci que les individus ont formé les diverses sociétés qui, à cause de la multiplicité de ces composants, donnent à l'homme pour sa conservation propre et la propagation de l'espèce, une sécurité que seul il n'eut pas eu. C'est le principe naturel de l'association qui le domine donc, et chaque fois qu'il n'est pas appliqué il entraîne chez l'homme un trouble tel que nous le voyons mettre fin à sa vie.

C'est à ce principe méconnu qu'est dû le suicide, si nous l'examinons au point de vue religieux. C'est pour avoir négligé cette base d'une association fortement constituée, reposant sur la hiérarchie et les préceptes bien définis, que les protestants paient au Suicide un

tribut beaucoup plus lourd que les catholiques et les juifs.

Quelle opinion professe chaque religion au sujet de la mort volontaire ? Une religion l'autorise-t-elle alors que les autres l'interdisent, et faut-il chercher dans cette raison la différence constatée ?

Le catholicisme vrai et le catholicisme transformé ou protestantisme professent à ce sujet même opinion : une prohibition formelle. Non seulement le dogme catholique enseigne que, dans la vie après la mort les suicidés sont des réprouvés qui subiront toutes les tortures les plus épouvantables qu'a pu inventer l'enfer, mais en ce monde même, l'Eglise traite les suicidés en véritables pestiférés, elle les considère comme des lâches et n'a pour eux ni oubli ni pardon. Elle les arrache de son sein, elle les éloigne d'elle, et refuse à leurs cadavres la sépulture en lieu consacré. Cette règle implacable n'est point du reste un enseignement tiré de la morale, l'Eglise en fait un dogme dont l'origine vient de Dieu.

Quand le protestantisme vient se greffer sur le catholicisme, il prit à ce dernier tous ses anathèmes contre les suicidés, comme lui il leur annonça les châtimens éternels et réserva à leurs cadavres sur cette terre les peines les plus exemplaires tout en vouant à leur mémoire sa malédiction.

Ainsi dans les deux religions, mêmes menaces, même indignation contre « cette lâcheté », et cependant les résultats sont différents : les protestants se tuent beaucoup plus que les catholiques.

Moins encore que les catholiques les juifs se livrent à la mort volontaire.

Le dogme juif est-il donc plus farouche encore ? Fait-il aux suicidés une situation plus lamentable que le catholicisme ou le protestantisme ?

Non, loin de là. Rien dans ses textes religieux, rien dans sa loi et ses dogmes ne permet de considérer cet acte comme sacrilège.

Point chez eux de prophéties, de menaces vengeresses dans un autre monde, et dans celui-ci aucun châtement à leurs cadavres. « La seule prescription pénale que nous connaissions, dit M. Durkeim, est celle dont nous parle Flavins Josèphe, dans son *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, (III 25), et il y est simplement dit que les corps de ceux qui se donnent volontairement la mort demeurent sans sépulture jusqu'après le coucher du soleil, quoiqu'il soit permis d'enterrer auparavant ceux qui ont été tués à la guerre. On peut même se demander si c'est là une mesure pénale. » Ainsi rien dans la loi qui puisse arrêter le meurtrier armé contre lui-même, car cette indication tirée de Josèphe est trop vague. N'est-elle pas du reste plutôt une mesure d'hygiène psychologique pourrait-on dire ? On sait quelle impression fait sur la foule le cadavre d'un suicidé, l'on peut alors se demander si cette prescription n'a pas pour but uniquement d'éviter cet effet.

Ce n'est donc point dans le dogme, dans les règles de la foi qu'il faut chercher l'explication de ces résultats. Voyons si dans la constitution des diverses religions nous trouvons la solution.

Le catholicisme, en dehors même des choses du culte, s'introduit dans la famille, il exerce sur l'individu une surveillance constante. Par la confession, il prend possession du fidèle qui devient sa chose et sans pousser aussi loin, dans ses lois ordinaires, que dans la secte des jésuites qui, à ses adeptes, enlève toute volonté, toute idée d'examen, pour les amener à cet état de cadavre, qui pour eux est l'idéal, la religion courante prétend diriger l'homme et par la main mise sur son état moral diriger ses actions. Dans cette église organisée, la forme familiale se retrouve, plus forte encore, grâce à une hiérarchie bien nette qui n'admet point de discussion. D'ailleurs la discussion n'est pas tolérée. Ce que les prêtres enseignent dogmatiquement, voilà ce qu'il faut croire, tout le reste est hérésie. On ne discute pas, on accepte. Le catholique n'a pas à raisonner, comment le ferait-il d'ailleurs puisqu'il trouve à la base même de sa religion des faits surnaturels, faits contre lesquels l'intelligence ne peut rien puisqu'ils la dépassent. Aussi on comprend que, dans de telles conditions, ce que la personnalité de chacun y perd en indépendance la collectivité le gagne en puissance.

Tout concourt vers ce but unique : faire chaque jour plus redoutable cette puissance. Le catholicisme enserre l'homme et lui refuse toute défaillance puisqu'il prétend lui donner tous les remèdes à ses maux, toutes les consolations à ses douleurs, c'est d'offrir ceux-là comme celles-ci à Dieu qui vous tiendra compte de toutes vos souffrances en ce monde et vous en récompensera dans un autre tout de joies et de félicités. Où trouver une organisation mieux comprise contre l'adversité et par suite contre la

désespérance ? Ici en effet le désespoir ne peut atteindre l'individu, puisque tous les malheurs qui pourraient l'accabler sont considérés comme des épreuves envoyées par Dieu pour permettre à sa créature de se relever et de mériter un bonheur éternel. C'est donc avec reconnaissance qu'il faut les accepter. On conçoit ce qu'ont de tels principes de puissance pour soutenir l'homme dans sa lutte de tous les instants, il trouve dans cette société toutes les consolations dont il a besoin. Lutteur il retrempe en elle toute la vigueur qu'il était sur le point de perdre ; il se retrouve donc à chaque instant tout entier, et par suite il est protégé.

Dans le judaïsme on peut dire que toutes les considérations qui précèdent se répètent avec une intensité plus forte encore. Tandis que le catholicisme est une société à côté de l'autre société, le judaïsme les mêle. Religion et famille sont mêlées, société civile et société religieuse ne font qu'une seule et même chose. Il n'y a point ici d'une part des lois pour régler la vie de l'homme dans ses rapports avec le monde et d'autres règles pour les rapports avec l'Eglise, tout se confond. Le dogme s'introduit partout, connaît tout, règle tout : choses pieuses et choses profanes. Cet état spécial résulte des nombreuses persécutions que les juifs ont eu à subir. Obligés de se diviser pour échapper à leurs ennemis, le chef de famille est devenu en même temps son chef religieux. Sans doute il existe des prêtres israélites mais ceux-ci n'ont point le même rôle que ceux des catholiques, ils n'ont pas la même puissance. Ce sont simplement des individus plus instruits au point de vue du dogme. La famille juive

donc augmenté sa puissance de celle qu'elle a tiré de la religion, et toutes deux se sont renforcées encore des persécutions subies. Des êtres traqués de toutes parts et par tout le monde, comme l'ont été les juifs, s'unissent pour se défendre. Poursuivis les juifs se sont, pour ainsi dire, serrés plus étroitement encore. Ils ont trouvé dans la famille non seulement le soutien que celle-ci donne par elle-même, mais en plus toutes les consolations religieuses. Au lieu de les recevoir d'étrangers, comme dans la religion catholique, elles viennent à l'individu de ceux mêmes au milieu desquels il vit. Il a donc été imbu continuellement de ces aides diverses, et jamais il n'a pu ainsi s'apercevoir de son isolement. Ce soutien, de double origine, présente même une puissance telle que le suicide n'a pas chez eux une action bien grande et cela malgré que ces individus s'adonnent surtout au commerce et aux professions libérales, qui sont cependant, nous le verrons par la suite, le facteur le plus élevé de la mort volontaire.

Catholicisme et judaïsme sont donc deux religions dont les divers éléments sont puissamment co-ordonnés, et qui, par suite, donnent à leurs membres, pour leur conservation donc pour la procréation, une force tirée de leur organisation et de leur hiérarchie.

Dans le protestantisme, au contraire, rien de tout cela n'existe. Dernier venu, il s'est fondé non plus sur des révélations divines, des principes surnaturels, mais il est sorti de la raison humaine. Fondé par l'homme avec ses seules ressources, il en a la faiblesse. Il ne s'impose pas à l'individu mais s'offre à lui, en lui laissant même le

choix dans les croyances. La base de cette religion c'est, en effet, le libre examen, par suite le libre arbitre. Ici plus d'articles de foi mais des discussions, il en est donc fatalement résulté des scissions, et des sectes se sont créées. A chacun on met une bible entre les mains, sans explication, sans lui dire il faut croire ceci, rejeter cela, libre ensuite à son possesseur de l'interpréter à sa guise. Bien loin de songer à annihiler l'intelligence de ses fidèles, le protestantisme ne fait appel qu'à la raison. Chacun se fait donc sa croyance et se l'étant faite il y trouve une autorité moindre que s'il l'avait reçue toute constituée. Il n'y trouve pas l'appui que nous avons vu donner aux croyants les deux religions précédentes. Cela est si vrai que dans le seul pays où le protestantisme a une hiérarchie, l'Angleterre, on remarque une moindre mortalité volontaire chez les protestants que dans les autres pays de même confession. C'est donc dans ce défaut d'organisation, dans une coordonnance pour ainsi dire nulle que l'on doit rechercher le peu d'appui contre le suicide que confère le protestantisme. Tandis que chez le juif, la religion est intolérante non-seulement par son dogme monothéiste mais encore par son matérialisme puisqu'elle se mêle intimement à la vie de famille, nous constatons que les deux autres religions sont quelque chose en dehors de toute réalité, le coup d'aile vers le surnaturel, vers l'idéalisme, avec ce correctif cependant de la part du christianisme, la reconnaissance de la famille,

« Tes père et mère honoreras »,

principe si fortement établi qu'en dehors du mariage le droit de procréer est dénié à l'individu :

« L'œuvre de chair ne désireras

« Qu'en mariage seulement ».

En outre, le catholicisme essaie, de même que le judaïsme, d'envelopper complètement l'individu, de devenir son guide dans la vie, cela au moyen de la confession, mais ce qui différencie les deux dogmes c'est que le judaïsme, nous l'avons déjà dit, comme toutes les religions primitives, a tout un côté matériel qui n'a pour but que de sauvegarder les intérêts de ses pratiquants contre « ceux qui ne sont pas israélites » tandis que le catholicisme reste toujours et n'est qu'idéaliste. Le protestantisme, plus jeune encore que celui-ci, se refuse à être autre chose que la satisfaction des besoins spirituels de l'individu, et, par suite, lui laissant tout son libre arbitre, toute sa faculté de discussion, du même coup ne réunit pas les uns aux autres ses adeptes. En un mot il n'est qu'un assemblage de parties constituant chacune un tout, alors que le judaïsme, à son encontre, est un tout compact.

A ces considérations générales, — et avant de les vérifier par les statistiques si complètes, recueillies par M. Durkeim, — nous devons joindre quelques remarques qui vont encore appuyer notre théorie.

Le Juif est « homme d'argent », il n'a pas pu être autre chose. Traqué, de toute antiquité, à chaque instant pourchassé et dépouillé, il a dû, comme précaution, renoncer à la propriété foncière et peu à peu ce renoncement a pénétré si profondément la race que, le jour où elle s'est

trouvée à l'abri, garantie au même titre que les autres, elle avait complètement perdu l'habitude de l'agriculture. D'ailleurs, la culture n'est pas d'un rapport très élevé et les juifs avaient besoin jadis à chaque instant de sommes importantes pour payer des rançons à des maîtres dont l'avidité n'avait d'égal que le nombre. Ils se livrèrent donc au commerce et plus encore à la finance sous toutes ses formes, qui leur donnaient des intérêts en rapport avec leurs besoins. Ce qu'ils avaient fait par nécessité, ils continuent, aujourd'hui, à le faire par goût. Le protestant, lui au contraire, est agriculteur, et certaines de ses sectes considèrent même la culture de la terre comme une obligation morale. Or nous verrons au chapitre suivant que si l'agriculture est défavorable au suicide, la finance et en général toutes les professions libérales le favorisent singulièrement. Il faut donc que la religion juive les défende d'une façon très efficace puisqu'elle diminue de façon très importante leur contribution à la mort volontaire.

Passons maintenant en revue les résultats fournis par les statistiques et voyons s'ils concordent avec nos prémisses.

Morselli nous enseigne que la moyenne des suicides pour un million d'habitants est

dans les Etats protestants de	190
— mixtes (protestants et catholiques).	96
— catholiques	58

Voici donc un premier résultat acquis : On se tue plus dans les pays protestants que dans les pays catholiques, et c'est à la présence de ces derniers que doit être repor-

té le chiffre moins élevé des morts volontaires dans les états mixtes.

A ce résultat sommaire, quoique éloquent dans sa simplicité, on peut faire plusieurs objections. Qui prouve que c'est aux différentes confessions que sont dues ces constatations? l'état social politique différent, la situation géographique ne jouent-ils pas un rôle, puisque les pays foncièrement catholiques ont, comme l'Espagne, le Portugal, des constitutions différentes de celle des états protestants comme la Prusse, la Saxe et le Danemark, de plus les premiers étant pays du Midi, les seconds étant au Nord? Il serait fort difficile de résoudre cette question si nous ne trouvions ailleurs et dans certains Etats les éléments de cette solution. Grâce aux recherches d'un certain nombre d'observateurs tels que Wagner, Morselli, Prinzing, Legoyt et Durkeim, nous allons pouvoir nous rendre un compte exact de la situation.

Comme le dit fort justement M. Durkeim « Si l'on veut échapper à cette cause d'erreur (l'influence d'une civilisation plus ou moins développée) et déterminer avec plus de précision l'influence du catholicisme et celle du protestantisme sur la tendance au suicide, il faut comparer les deux religions au sein d'une même société ».

Que nous apprend cette comparaison?

En Bavière, par exemple, où les suicides sont en moins grand nombre que dans les autres états allemands, puisqu'ils ne sont que de 90 par millions d'habitants, alors qu'ailleurs ils varient de 133 à 300, nous constatons que les catholiques sont dans la proportion élevée de 713, 2 sur 1000 habitants.

Ceux-ci sont inégalement distribués dans les diverses provinces de ce royaume, et l'on remarque que parallèlement à l'accroissement de leur nombre, les suicides vont en diminuant. Voici, en effet, d'après le tableau qu'a dressé M. Dorkeim, les chiffres que l'on observe. Dans les provinces à minorité catholique, c'est-à-dire ayant moins de 50 0/0 de catholiques, telles le Palatinat du Rhin, la Franconie centrale et la Haute-Franconie, la moyenne des suicides est de 192 par million d'habitants ; dans celles à majorité catholique, c'est-à-dire à plus de 50 0/0 (Basse-Franconie et Souabe) la moyenne est de 135 ; enfin dans celles où les catholiques sont en majorité importante, où il y a plus de 90 0/0 de catholiques, (Haut-Palatinat, Haute-Bavière, Basse-Bavière) la moyenne tombe à 75 suicides par million d'habitants. L'influence est donc irréfutable, le protestantisme exagère la tendance à la mort violente. Nous obtenons la même chose en Prusse.

Bien plus, en Suisse, on a des cantons français et allemands, qui, à leur tour renferment mêlés des catholiques et des protestants. Même dans ce cas, la religion prime la langue. Celle-ci n'a pas d'influence et nous pouvons refaire les mêmes observations que pour la Bavière et la Prusse. Peu important donc la constitution politique, la langue, la civilisation, ce qui agit c'est la religion. C'est que civilisation, langue, constitution politique ne sont pas la réalisation des besoins naturels à l'homme, ne satisfont pas à sa nécessité de se reproduire. Que la civilisation soit plus ou moins épurée, que la langue change, que la constitution politique soit telle ou telle, où est l'empêchement dans ce cas à la perpétuation de l'espèce ? La

religion, qui, elle, rappelle la famille, par le groupement de ses membres, qui les dirige, qui, par l'appui moral qu'elle leur fournit les rend plus aptes à l'existence, a une influence considérable. Et c'est ce qui explique que, partout et toujours, nous avons à constater la même règle; où l'association est puissante, où la société encastre fortement l'individu, le suicide est en moindre fréquence.

Le judaïsme, nous l'avons vu, est, à ce point de vue, la religion par excellence, puisqu'elle suit l'individu tant dans ses manifestations morales que dans la satisfaction de ses besoins physiques, aussi est-ce lui qui met le plus à l'abri l'individu contre la mort volontaire.

Voici en effet le nombre de suicides par million d'habitants de chaque population confessionnelle dans quelques pays.

	Protestants	Catholiques	Juifs
Autriche (1852-1859).....	79.5	51.3	20.7
Prusse (1849-1855).....	159.9	49.6	46.4
(1869-1872).....	187	69	96
(1890).....	240	100	180
Bade (1852-1860).....	139	117	87
(1870-1874).....	171	136.7	124
(1878-1888).....	242	170	210
Bavière (1844-1856).....	135.4	49.1	105.9
(1884-1891).....	224	94	193
Wurtemberg (1846-1860)..	113.5	77.9	65.6
(1873-1876).....	190	120	60
(1881-1890).....	170	119	142

Outre sa grande importance au sujet des rapports des différents cultes ce tableau en présente une autre, celle d'indiquer la marche ascensionnelle de la mort volontaire. Il est de connaissance courante que la religion va s'affaiblissant, il semble que, quellesque soient leur forme et leurs formules, l'individu se désintéresse des principes surnaturels, Or, nous le lisons sur ce tableau le suicide va en augmentant, quoique le point de départ du calcul (1 million d'habitants) demeure le même. Sans doute il est d'autres causes qui influent, tel le développement des besoins physiques, la lutte plus âpre des intérêts, mais il est cependant très curieux de noter, car ceci confirme notre thèse, l'accroissement du suicide en même temps que l'affaiblissement des croyances confessionnelles. Ce qui est une preuve aussi de cette action c'est que dans tous les cultes l'accroissement de la mort volontaire est notable, donc il y a une cause importante qui le détermine, et cette cause c'est la moindre résistance morale de l'individu contre les principes destructeurs. Ce n'est pas que l'individu en lui-même se soit modifié c'est que l'appui qu'il recevait de ses semblables a diminué. Nous trouvons ces indications dans : 1^o la puissance plus active du judaïsme ; 2^o la puissance plus grande de l'anglicanisme que des autres religions réformées, 3^o la tendance au suicide d'autant plus exagérée que la société est plus intellectuelle et, par suite l'égoïsme plus développé, la science non positive augmentant le principe d'égalité donc la difficulté de la vie (le socialisme d'égalité pour tous étant une utopie désastreuse); c'est en ce cas, peut-on dire avec M. Brunetière, une vraie faillite de la science, celle-ci

n'arrivant pas à suppléer ce qu'elle a détruit, et faisant des déclassés donc des isolés.

1° L'action préservatrice du judaïsme nous a été amplement démontrée par les statistiques des différents états. Cette action, nous l'avons vu, résulte de son intervention directe et continue dans la vie non seulement morale mais encore physique de l'individu. Il ne pourrait pas d'ailleurs en être autrement. La première en date des confessions religieuses du monde civilisé, elle a conservé les traditions des anciennes religions. Elle s'impose brutalement, n'abandonnant rien au hasard, ne laissant rien au libre arbitre, ne permettant donc pas à la pensée de s'interroger et par suite de s'égarer. On comprend quel appui y trouve l'homme puisqu'il n'a qu'à se laisser diriger, qu'il n'a pas de décision à prendre. Et cette aide est de tous les instants puisqu'à côté des rabbins, qui n'ont pour mission que d'éclairer les textes, le véritable prêtre est le père, le chef de famille. Religion et famille se soutiennent donc mutuellement et de façon puissante. Naturellement il en était ainsi; et cet état de choses a été fortifié par les persécutions qui ont accompagné la race juive dans les siècles. Il a été inutile d'interdire, dans des dogmes, le suicide, car, chez tout peuple qui lutte, et c'est le cas, une tradition informulée mais qui existe latente veut que l'abandon de son poste soit réprouvé puisque tous ses membres lui sont nécessaires. Ainsi le malheur les a resserrés plus fortement les uns aux autres, puis le jour où la tranquillité leur est venue, les mêmes principes de solidarité subsistant ont continué à les protéger contre les défaillances. Cela s'est passé simplement et de façon logique.

2° C'est aussi parce qu'il est plus fortement constitué que l'anglicanisme est plus pauvre, que les autres religions réformées, en suicides. Alors que dans les autres sectes chaque membre est l'équivalent, au point de vue du dogme, d'un autre membre, dans l'anglicanisme il existe une hiérarchie nettement constituée. Il a multiplié les prêtres, et par eux a pénétré la masse des fidèles, il en a fait de véritables directeurs de conscience, donc a fourni un appui moral à ses adeptes. Par cette institution il s'est rapproché de la famille. Qu'est-ce que le prêtre sinon un véritable chef de famille, plus obéi encore, ayant plus d'action sur ses *enfants*, puisqu'il est revêtu d'un caractère sacré, que son autorité est d'origine surnaturelle. Vient-il à manquer, il manque alors le guide qui doit diriger dans la bonne voie, ramener de la mauvaise, chacun ne dépend plus que de soi et n'a plus en vue que soi-même. Le but poursuivi n'a plus d'unité, on ne cherche plus que la satisfaction de ses seuls besoins, en un mot c'est l'établissement de l'égoïsme. Il est inutile d'insister pour montrer que dans de telles conditions l'homme, n'ayant aucun appui à attendre, étant abandonné à lui-même, à ses seules ressources, devrait alors avoir une énergie de beaucoup supérieure, à celle de ses semblables, qui sont soutenus, pour résister aux vicissitudes et aux attaques de la vie.

3° Si l'on joint à ces causes de faiblesse que nous venons d'énumérer et d'examiner, une autre plus puissante encore, peut-on dire, on comprendra que plus une religion sera laissée au bon vouloir de l'interprétation individuelle plus elle prédisposera au suicide. Cette cause,

c'est l'instruction, mais une instruction spéciale que nous appellerons *l'intellectualité* qui doit exister forcément dans le protestantisme et qui aboutissant à la suppression de la famille, prive l'individu de tout appui et le rend moins capable de satisfaire, ses deux besoins nécessaires naturels : subsistance de soi-même et subsistance de la race par la procréation, et par suite le conduit au suicide.

Qu'est-ce donc que l'intellectualité et comment aboutit-elle à cet affaiblissement ?

Nous disons *intellectualité*, instruction spéciale, mais non pas instruction vraie. Alors que celle-ci donne à l'homme tous les moyens découverts pour permettre de vaincre les difficultés en lui transmettant les efforts de ses ancêtres vers le progrès, l'intellectualité ne lui met en main que des principes vagues et qui, faute de direction, vont souvent l'amener à des déductions fausses.

Le juif surtout, le catholique un peu moins, peuvent éviter cet écueil, le protestant ne le peut qu'au prix d'efforts souvent au-dessus de ses forces.

Sans doute l'israélite s'instruit, il s'instruit même beaucoup grâce à une facilité innée d'assimilation, mais ce qu'il apprend ce sont des choses positives, des moyens, acquis par le temps et l'expérience, de lutter plus victorieusement contre les embarras de la vie. Il apprend à user de tel ou tel moyen plus pratique, plus rapide pour parvenir au but, le but étant d'ailleurs toujours et pour tous le même : satisfaire ses besoins, donc atteindre le bon équilibre de sa vie. Mais il conserve sa religion

vierge de ses contacts, il ne se sert point de ce qu'il a appris pour analyser les dogmes et les discuter. Son savoir est chose humaine, sa foi est d'origine religieuse. Il ne les mêle pas, ne les oppose pas. Il met entre elles une barrière, et cette barrière il ne la franchit à aucun prix. En un mot ses croyances religieuses demeurent intactes de tout, elles restent ce qu'elles étaient : inviolables et inviolées.

Chez les catholiques, à côté de toute une série de choses dites révélées, s'est élevée une foule de traditions qui découlent de cet ordre de faits mais qui sont création des chefs, des prêtres, donc chose humaine. Il y a là un point de faillibilité possible, qui n'est pas obligatoire à la croyance, qui ne fait pas véritable partie inhérente de la foi. Ledogme juif est un bloc, le dogme chrétien se compose de deux pierres intimement accolées certainement, mais il n'y a pas moins entre elles une séparation qu'une recherche patiente et minutieuse permet de dévoiler. C'est pour avoir voulu se faire trop humaine que la religion catholique a été attaquée par les hommes. Au début on n'a porté la main que sur les traditions, les coutumes, puis, lancé sur cette voie, on a laissé la critique s'égarer sur ce qui eût dû rester hors de toute contestation, loin de toute discussion. Une religion est ce qu'elle est, il faut s'y soumettre aveuglément puisqu'elle n'a pas été faite par les procédés humains, car le jour où l'on y applique la réflexion, faute de pouvoir expliquer on nie, et la religion n'est plus, la philosophie commence.

Que dire alors du protestantisme ? Sans doute, chez son adepte, on ne peut nier que la science positive exis-

te, elle est même absolument nécessaire s'il veut être un pratiquant. C'est pour cela que chez eux l'instruction primaire, lecture et écriture, sont plus développées qu'ailleurs. Comment ferait-il en effet pour se faire son culte, si elle lui manquait, puisqu'il doit l'extraire des livres et l'extraire de lui-même. Un protestant, qui ne sait pas lire n'est pas un vrai protestant, puisque dans ce cas il se trouve dans la situation de gens qui recevraient leur foi toute faite ; il est obligé d'accueillir, sans contrôle personnel, les opinions que d'autres plus instruits formuleront devant lui. Il devient l'aveugle qui, de confiance, est obligé de tenir pour vraie la description d'un lieu ou d'un objet que lui fait son guide. L'on en revient donc au dogme enseigné, transmis tout fait, sans discussion, c'est-à-dire au dogme révélé, donc à l'opposé du protestantisme. Reposant entièrement sur le libre examen, cette confession développe au maximum l'esprit de discussion. Ici plus rien d'absolu, aucun principe qui échappe au contrôle d'une critique rigoureuse. Les variations sont innombrables, aussi nombreuses que les individus, puisque est accordé à chacun le libre établissement de sa foi. Il faudrait pour arriver à une unité dans les croyances que l'intelligence de chacun fut égale. De ces pratiques est sorti un grave danger : le développement de théories qui, par la proclamation de l'égalité pour tous, aboutissent à l'égoïsme c'est-à-dire à la suppression de la famille. Puisque non seulement on a permis mais même ordonné à l'homme de songer, de réfléchir, et cela pour asseoir ses croyances, on a développé chez lui la tendance à ne rien accepter comme vrai que ce qu'il aurait reconnu pour tel. Du même coup on a fait

naître chez lui l'idée d'égalité pour tous, en même temps que celle d'une supériorité morale puisque c'est son intelligence qui a établi ce que dans les autres confessions on doit accepter sans contrôle. C'est développer sa tendance naturelle à passer au crible de sa critique tout ce qui l'entoure. Religion et science ne se soutiennent plus, mais la seconde se prend à étudier la première.

Nous voilà loin de la science positive, de la science qui a un but pratique, et qui par suite est l'adjuvant de la famille représentée par la religion. On a affaire à la science pure, à la science qui discute les principes fondamentaux de l'humanité, qui revise ses lois, examine sa constitution. De même que, ainsi que nous le disions plus haut, discuter la religion c'est la nier, de même étudier les autres bases de l'existence de l'homme, c'est les modifier au moins, les supprimer quelquefois. A ce jeu s'est exaltée la personnalité humaine, et cela aux dépens de la communauté. Elle s'est si bien exaltée que, peu à peu tout a été ramené à elle. Elle est devenue son propre but à elle-même.

C'est en vain que par des théories, des projets de nouvelle constitution sociale, et d'ailleurs sans se rendre compte que c'était une tentative vers le groupement et contre le désintéressement de l'individu pour la société, — c'est en vain, dis-je que l'on a tenté, ayant supprimé la religion, de créer le socialisme. Celui-ci porte, comme un fruit véreux, son ver rongeur en lui-même, et celui-ci c'est la suppression de toute hiérarchie. Là seulement peut-il y avoir effort commun s'il y a quelqu'un qui le dirige, et cette direction ne peut pas exister si l'on pose en principe

que tous les hommes sont égaux. Cette théorie, à solution pratique impossible, a eu pour seul résultat de développer outre mesure l'individualité aux dépens de la collectivité, c'est-à-dire qu'elle a établi le culte de l'égoïsme et par lui a réduit chaque individu à ses seules forces. Elle a donc ramené l'homme à la situation dans laquelle il se trouvait avant qu'il n'eût fondé la famille et par elle la religion et la société. Par l'égoïsme, en effet, s'est perdue la solidarité, qui, à l'heure actuelle fait d'autant plus défaut que la lutte pour l'existence est devenue plus difficile. Or n'est égoïste que celui qui, par son esprit supérieur à celui de la masse, se met en devoir d'examiner les principes sur lesquels repose l'humanité. S'il y acquiert une force, pour un temps puisqu'il fera tout profiter à la réalisation de ses désirs, il la perd bientôt car il donne un exemple que l'homme ne demande qu'à suivre.

La science pure, celle qui n'a point un but pratique, celle qui n'a pas en vue la satisfaction plus facile des besoins humains, est donc un facteur puissant de suicide. Une preuve qui vient corroborer ce que nous ont amplement démontré les religions est celle que va nous fournir l'armée. Il est vrai qu'on a appelé l'armée une religion, une famille. Si notre thèse est exacte, et si c'est bien un principe général que nous avons énoncé en disant que l'intellectualité, autrement dite science pure, bref que la discussion des principes sociaux est, par la désintégration fatale de la société qu'elle amène, une cause du suicide, que verrons-nous se passer dans l'armée ?

Celle-ci se compose de deux éléments bien distincts et par leur origine et par leur caractère ; ce sont d'une

part les officiers, de l'autre les soldats. Alors que les premiers prennent cette carrière par goût, les seconds y entrent par l'obligation qui en est faite à chaque citoyen. Les premiers doivent y rester à demeure alors que les autres n'y font qu'un passage. C'est pour ces derniers un trouble porté dans leur vie normale, c'est même plus, c'est une vie toute différente de celle qu'ils mènent ordinairement et à laquelle ils sont obligés de plier leur esprit dirigé dès l'enfance vers d'autres pensées. Le service militaire qui, pour les officiers, est chose toute naturelle puisqu'ils y ont toujours appliqué leur intelligence et leur volonté, qui est pour eux la réalisation de leurs désirs, est au contraire, pour le soldat, en général, une gêne apportée à l'exercice et au développement logique de son existence. Il semblerait donc à première vue que ceux-ci devraient payer au suicide un tribut bien plus lourd. Il n'en est rien, et voici les résultats que nous fournit, à ce sujet, la statistique :

	Suicides par 1 million d'individus	Coefficient d'aggravation par rapport aux civils
Soldats.....	380	1.6
Sous-officiers.....	993	4
Officiers.....	430	2.15

Que signifient ces chiffres ?

Le soldat, fortement encastré par le régiment, y trouve l'appui moral, que nous avons vu fournir toutes les réunions humaines : famille, religion. Mais cette société n'ayant pas un rôle aussi direct, ne satisfaisant pas autant

que les autres à ces deux besoins : protection de l'individu, et par suite aide à la procréation, il était bien évident que sa protection devait être moins efficace. A cette cause se joignent ces deux autres facteurs : 1^o la plupart des soldats sont célibataires, et nous savons que le célibat favorise le suicide ; 2^o l'armée n'est pour le soldat qu'une société de passage, de durée relativement courte et qui, par conséquent, ne peut avoir le rôle de sociétés qui durent autant que la vie de l'individu. Si son coefficient d'aggravation est moindre chez lui que chez le sous-officier et l'officier, cela tient à ce qu'il n'a aucune opinion à émettre, il n'a pas à discuter les ordres reçus. Chez ces derniers, au contraire, on exige de l'initiative, et qui dit initiative dit responsabilité, par suite d'erreur possible. Or dans l'armée se sont développés certains sentiments spéciaux qui constituent dans leur ensemble ce qu'on dénomme l'honneur. C'est l'exaltation de ce point d'honneur qui, peu marqué chez le soldat par obligation, détermine la fréquence de la mort volontaire chez ceux qui ont pris ce métier par goût.

Ainsi, par suite de la suppression de la volonté chez le soldat, par l'interdiction à lui faite de toute discussion des ordres donnés, l'individualisme n'existe pas chez lui, et le suicide fait moins de ravages que chez les sous-officiers et les officiers.

Et cependant la statistique semble pour ces deux dernières classes d'individus être en désaccord avec notre thèse. L'officier se tue moins que le sous-officier et cependant chez lui l'initiative est plus développée, la responsabilité plus grande. Le sens intellectuel est aussi, en

général, plus marqué chez l'officier que chez son subordonné, et cependant le suicide fait moins de victimes dans cette classe. Pour expliquer cette anomalie, certains auteurs invoquent l'abnégation, l'habitude de la soumission et de la passivité, enfin une ignorance de la valeur de leur vie. Mais ceci est une erreur à notre sens puisque, de l'avis de tous, ces sous-officiers, ayant fait des armes leur métier, doivent être plus fortement imprégnés des lois et des coutumes militaires. Or, le code proscriit le suicide comme une lâcheté, il devrait donc les en écarter. Malheureusement s'il n'est pas suffisant à les arrêter dans leurs tentatives c'est qu'ils s'est créé dans ces castes toute une série d'idées d'honneur auxquelles on doit tout sacrifier, une sorte de religion qui commande à ses membres de se donner la mort plutôt que de lui laisser porter atteinte. Ce motif joint au célibat nous semble amplement suffisant à expliquer l'élévation du coefficient d'aggravation. C'est le célibat qui nous explique aussi que les sous-officiers, ceux qui en font métier, se tuent plus que les officiers. Ces derniers se marient en général et l'on sait quelle digue oppose au suicide la famille; aussi, sans chercher ailleurs l'explication de cette anomalie, on peut affirmer que c'est à cette cause, le mariage, que les officiers doivent de se moins laisser aller à se donner la mort.

Nous avons passé en revue les diverses religions, en y joignant à cause de leur ressemblance qu'elle offre avec elles, l'armée. Nous avons vu que ce n'est point à la façon spéciale d'interpréter l'acte suicide qu'est dû leur influence sur lui, puisque c'est dans les confessions qui le réprouvent le plus que se trouve le plus grand nombre de cas.

C'est donc à la différence de leurs rapports avec l'individu que nous devons l'explication de ce fait, et nous avons vu, en effet, que ce sont les religions qui encadrent le plus fortement l'homme, qui le protègent le plus efficacement contre le désir de mourir. Le judaïsme, avec ses dogmes immuables et indiscutables, avec son mélange intime à la famille, au point d'être le principe directeur de ses adeptes, est le type de la religion fortement intégrée, aussi donne-t-elle une sécurité très marquée. Ici, point de discussion; il ne cherche pas à régner par la raison, il s'impose. Avec le catholicisme, le coefficient de protection diminue, c'est que dans cette religion, à côté de principes surnaturels indiscutables et dépassant l'intelligence humaine, il est toute une partie qui est l'œuvre des prêtres, donc n'a plus l'autorité des choses révélées. L'établissement de ces pratiques s'est fait par la discussion, et a introduit dans ce culte le principe de la critique. Tout naturellement celle-ci peu à peu s'est étendue à tout ce qui constituait cette confession, et en a diminué l'autorité.

Une chose l'a protégé cependant : la confession. Par celle-ci, elle a conservé sur l'homme une direction et a réuni ses fidèles en un faisceau assez serré, mais certes l'union est moins forte que dans le judaïsme, puisque ce culte ne se mêle plus aussi intimement à toutes les manifestations de la vie. Alors que le judaïsme est un maître, qui n'admet point qu'on discute ses ordres, le catholicisme est un conseiller bienveillant toujours prêt à vous donner son avis mais qui ne vous l'impose pas.

Continuant son cycle, et cela fatalement, l'homme s'est

insurgé contre la domination brutale du dogme. Il l'a rejeté en bloc pour n'en garder que ce qui saurait convenir à son esprit. La méthode du libre examen en est sortie. Chacun a pris au culte primitif ce qui le satisfaisait au point de vue intellectuel. Dans de telles conditions il est bien évident que la croyance a varié avec chaque individu. Ici plus d'unité, plus de direction de tous vers un même but et par suite plus d'appui venant de l'union. D'un côté la religion, de l'autre la vie avec ses manifestations et, entre les deux, une barrière infranchissable. Ce qui prouve bien, nous l'avons constaté, que c'est à ce défaut de même direction qu'est due l'aggravation du suicide, c'est que, dans les sectes protestantes où a subsisté la hiérarchie, la mort violente fait moins de victimes.

Parallèlement et nécessairement avec la perte de la croyance s'est développé l'égoïsme. Chez le juif surtout, chez le catholique encore mais à un moindre degré, la discipline interdit la production de la personnalité. Le libre examen du protestant l'exalte. Du moment que l'un est aussi apte que l'autre à établir ses croyances c'est que leurs intelligences sont égales, l'une ne voudra donc pas se soumettre à l'autre. On n'aura plus, tout de suite qu'un assemblage d'unités, c'est donc l'égoïsme créé. Cet égoïsme provient d'autre part de ce que nous avons appelé l'intellectualité. Du jour où le libre examen s'est emparé de la religion, il a fallu pour la discuter que l'homme, par une instruction supérieure, se rendît apte à le faire. De cette critique des textes, de cette opposition de la raison humaine aux choses extra-humaines est sortie toute une science spéciale n'ayant

plus pour but les besoins de l'homme mais une science n'ayant en vue que l'exercice de la critique. La philosophie était née. Plus à portée de l'intelligence, elle a tenté de suppléer la religion et y a réussi le plus souvent.

Avec la disparition de celle-ci l'individu, ne s'étant plus senti de maître, s'est donc proclamé lui-même le maître. N'ayant plus de supérieur, chaque être est devenu l'égal des autres. Ainsi, et par la suppression du culte, et par l'apparition de la philosophie, la personnalité a été mise à son plus haut degré. Chacun a été une unité complète, chacun a tout ramené à son propre moi, ne voyant dans les autres que des moyens à arriver à la satisfaction la plus rapide et la plus complète de ce Moi. Désormais plus de solidarité, plus d'union, et partant l'homme, livré à ses seules ressources, est plus facilement atteint, plus facilement vaincu.

CHAPITRE IV

LA SOCIÉTÉ.

Lorsque l'homme eut fondé la famille, par un prolongement du même état d'esprit, par ce même besoin d'union qui devait lui assurer plus d'appui pour sa conservation personnelle et la procréation, chacune de ces familles sentit la nécessité de se joindre aux autres. Les relations, d'abord bornées à la simple défense, devinrent plus intimes ; des mariages se firent, des marchandises s'échangèrent, des coutumes s'établirent. La Société était fondée.

Alors que la religion et la famille s'imposent à l'individu, qu'elles le dominent du seul fait qu'il vient au monde, et qu'il doit les accepter telles qu'elles existent, c'est l'homme qui règle ses rapports avec la société. Comme pour les deux autres associations nous allons essayer de démontrer que c'est au développement de l'individualisme qu'est dû le coefficient d'aggravation du suicide.

Pour l'individu, la société se compose : 1° de lui-même ; 2° de ses semblables.

Nous l'avons dit à maintes reprises et nous le répétons : pour sa subsistance et celle de sa race, l'homme a besoin d'appui et de là est sortie sa sociabilité. Celle-ci a absolument besoin de se satisfaire et le jour où elle ne trouve

plus à le faire elle cause chez l'individu un trouble tel qu'elle détermine chez lui la résolution de se tuer. Or c'est l'homme qui, au point de vue de la société, est juge de ses rapports avec ses semblables, c'est donc sa volonté seule qui décidera si ces besoins sont satisfaits. Tout ce qui n'est pas lui ne peut donc agir directement sur sa décision, et c'est pour ces motifs que les faits extérieurs n'ont jamais pu servir à expliquer la variation des morts volontaires. Qu'importe en effet telle cause si celle-ci n'agit point sur l'individu, si elle n'entrave pas sa socialité? Et c'est pourquoi les statistiques se sont multipliées, que, de tous les faits, de tous les actes de l'existence, on a fait des causes de suicide, bref qu'on lui a donné une étiologie d'autant plus étendue qu'elle est plus vague.

Tout ce qui n'est pas l'être dans son intelligence et sa volonté ne sera donc motif à mort volontaire qu'à une condition, et c'est la seule, que l'individu se considère par ces faits mis hors de la société. C'est parce qu'il se juge isolé qu'il se tue. Or, ce jugement existe par lui-même vrai ou faussé. Il peut être modifié dans un sens ou dans un autre par des événements extérieurs à l'individu. Et enfin il trouve plus ou moins à s'exercer suivant les circonstances propres à chacun de nous.

Nous allons montrer que le suicide résulte de ce que ce jugement est plus exalté et de ce qu'il est plus souvent mis en œuvre, parce que, dans de telles conditions, il arrive fatalement un moment où il se trouve faussé par les impressions reçues en trop grand nombre.

Mais s'il est faussé il n'en subsiste pas moins et c'est parce qu'il juge comme un acte nécessaire de mourir, sa

sociabilité n'étant plus garantie, que l'individu se suicide. On a voulu en effet faire du suicide une sorte de folie. Tout suicidé est un fou, et cette théorie s'est surtout accréditée pour des raisons de convenance religieuse. L'Eglise rejetant celui qui se donne la mort, si l'on démontre qu'il n'a pas commis un acte volontaire, donc que sa responsabilité n'est pas engagée, naturellement on ne peut plus lui en tenir rigueur et lui refuser les honneurs du culte. Il ne faudrait pas croire que ce soit là une simple théorie du public, car des médecins, nous allons le voir, ont tenu le suicide pour une folie.

Ce qui domine toutes les thèses qui représentent le suicide comme une folie c'est que celui-ci, étant involontaire, ne mérite aucune réprobation. Ainsi pour Esquirol « le suicide offre tous les caractères des aliénations mentales », — « l'homme n'attenté à ses jours que lorsqu'il est dans le délire et les suicidés sont aliénés » — et comme conclusion : du moment que ce n'est pas volontairement qu'on se tue, le suicide ne doit pas être puni par la loi.

Même opinion se trouve exprimée par Falret, Moreau de Tours : « disons en thèse générale qu'instinctivement on penche d'autant plus vers l'affirmative (à savoir que le suicide doit être regardé comme le résultat d'une aliénation mentale) que l'on a fait de la folie une étude plus approfondie, que l'on a acquis plus d'expérience et qu'enfin on a vu plus d'aliénés ».

C'est encore la thèse de Bourdin.

Enfin plus récemment Morselli a voulu soutenir la même opinion en s'appuyant sur la statistique, et en effet

il arrive à construire une échelle où nous voyons que là où il y a beaucoup d'aliénés il y a beaucoup de suicidés mais on n'y trouve pas une concordance plus précise, les chiffres les plus faibles d'aliénés ne correspondent pas aux plus faibles des suicidés et de même pour les maxima. Une autre erreur qu'a fait Morselli, dit M. Durkeim, c'est d'avoir compté les idiots parmi les aliénés. « Morselli, dit cet auteur, ne le déclare pas expressément, mais cela ressort des chiffres mêmes qu'il donne. Ils sont trop élevés pour représenter les seuls cas de folie. Comparez le tableau donné dans le *Dictionnaire de Dechambre* et où la distinction est faite. On y voit clairement que Morselli a totalisé les fous et les idiots ». Et Morselli lui-même est obligé d'avouer que dans la même recherche portant sur les provinces italiennes les résultats ont été peu démonstratifs.

Ainsi la statistique nous laisse déjà apercevoir que l'association du suicide et de la folie n'est pas possible, qu'ils ne sont pas liés par des rapports de cause à effet: le suicide est une chose, la folie en est une autre.

C'est pour avoir mal déterminé la nature du suicide, n'avoir pas su le dégager des circonstances qui l'entourent mais n'en sont pas partie intégrante que l'on arrive au résultat exprimé par Esquirol à savoir que « le suicide se montre avec des caractères très afférents ». C'est pour n'avoir pas fait ressortir très nettement son caractère volontaire et son but bien déterminé que le même auteur écrit à son sujet le mot « délire » et qu'il en fait « un phénomène consécutif à un grand nombre de causes diverses ». Et il ajoute « ce phénomène ne peut caractéri-

ser une maladie ». Cela tient à ce qu'au suicide on a donné « un grand nombre de causes diverses, » à ce qu'on lui a fait une étiologie toute physique, à ce qu'on a considéré comme le déterminant tous les faits avec lesquels il s'est rencontré. Or, nous l'avons vu, l'étiologie du suicide est plus haute que cette réunion de concomitantes, elle domine ces causes à action localisée, puisqu'elle s'attaque à la personnalité même de l'individu dans ce qu'elle a d'essentiel. Si l'homme se donne la mort, c'est parce qu'il veut se la donner, qu'il juge qu'il doit agir ainsi, et peu importe, dans de telles conditions, que ce soit tel ou tel fait qui l'y détermine puisque, en l'absence de telle ou telle cause, il se tuerait à l'occasion d'une autre. Quantité de choses peuvent le troubler dans l'exercice de ses besoins primordiaux : la conservation de soi-même et la procréation, mais ne le pousseront au suicide que si lui-même juge qu'il lui est devenu impossible de se satisfaire. L'étiologie du suicide est donc morale et non physique, et le suicide est un phénomène qui relève de causes psychiques. Ses caractères sont donc, contrairement à la théorie d'Esquirol, très nets et très limités. Qu'ils se dérobent parfois derrière des apparences très différentes entre elles, ils n'en persistent pas moins toujours les mêmes lors qu'on les a débarrassés des divers épisodes qui s'étaient surajoutés.

Quels sont ces caractères propres du suicide ?

C'est la mort dans des circonstances particulières, qui sont :

1° La volonté bien arrêtée de se tuer,

2° Quel qu'en soit le moyen,

3^e Pourvu que le suicidé sache bien qu'il va se donner la mort.

Ces trois formules sont le trépied nécessaire du suicide; modifiez l'une quelconque et vous négligez une partie des morts volontaires ou vous mêlez à celles-ci des actes qui n'ont du suicide que l'aspect, des morts faussement dites volontaires, bref ce qu'on peut appeler des *pseudo-suicides*.

Pour n'avoir pas observé scrupuleusement ces bases on voit quelles erreurs on a pu commettre et comment on est arrivé, suivant l'expression d'Esquirol, à établir « des propositions démenties par l'expérience ».

Contrairement à l'opinion de cet auteur, qui fait, nous l'avons vu, du suicide l'épisode de plusieurs sortes de folies, Bourdin en fait une sorte de folie, une manie. Or il est difficile d'admettre, aujourd'hui que nous connaissons l'enchevêtrement des facultés, que nous savons combien elles sont solidaires les unes des autres, il est difficile, dis-je, d'admettre que seule une faculté soit prise, que seul un coin du cerveau soit lésé. Le cerveau n'a, à sa disposition, qu'un nombre très restreint de modes réactionnels, aussi arrive-t-il que pour des causes diverses il réagit de même façon et c'est ce qui a lieu pour la mort volontaire. Nombreux sont les faits qui peuvent gêner l'homme dans la satisfaction de ses besoins nécessaires mais ils ne seront une gêne à l'existence que le jour où l'individu les considère comme tels. Le cerveau subit donc des atteintes nombreuses mais il n'a pour eux tous qu'une réaction unique, l'idée qu'il s'en fait, et c'est pourquoi du même coup nous voyons le même effet résulter

de causes si diverses et comment l'étiologie du suicide se ramène à l'unité.

A ces considérations d'étiologie se joignent des observations reposant sur des chiffres qui nous font ressortir clairement que folie et suicide sont deux phénomènes nettement distincts.

Alors que, suivant Koch, la population féminine des asiles, prise à tous les instants, est toujours de beaucoup supérieure à celle des hommes (1,30 pour mille femmes au lieu de 1,18 pour mille hommes), au contraire le suicide est bien moins fréquent chez elles. Pour une femme qui se tue on a quatre suicides d'hommes. Ce qui vient à l'appui de notre théorie à savoir que l'individu se tue d'autant plus que ses rapports avec la société sont plus fréquents, que sa part est plus active dans la lutte des intérêts vitaux.

D'autres résultats viennent confirmer la non-concordance de la folie et du suicide. De toutes les confessions religieuses c'est le judaïsme qui garantit le moins de la folie, car par millier d'individus on a de 1,42 à 5,33 aliénés, tandis que ce nombre, chez les catholiques, tombe de 0,78 à 2 et chez les protestants n'est plus que de 0,65 à 2,64 aliénés. Inversement ce sont ses adeptes qui sacrifient le moins à la mort volontaire et cela dans une proportion très marquée. Si passant d'une cause générale, à cause de son extension, comme les religions, nous cherchons quelle influence exerce l'état de progrès et de civilisation propre et particulier à chaque pays, ici encore suicide et folie ne sont pas dans le même rapport, bien plus, il semble que le minimum de l'un correspond au maximum de l'au-

tre. Enfin, cette différence existe aussi marquée si l'on prend pour base de comparaison l'âge des individus. Alors que la tendance au suicide va croissant de l'enfance à la vieillesse la plus avancée, la folie a son maximum à l'âge de maturité puis elle diminue et atteint son degré le plus faible pendant la vieillesse.

Rien ne nous permet, en conséquence, d'associer le suicide et la folie, et de ces conclusions ressort en outre une constatation importante, essentielle même à la question que nous avons à résoudre. Ni la civilisation, ni la religion, ni l'âge, ni le sexe, n'ont sur l'aliénation et la mort volontaire une influence similaire, c'est donc qu'il existe entre elles deux une différence capitale. Et en effet alors que la folie résulte de facteurs généraux, qu'elle résulte de causes communes à un grand nombre d'êtres, le suicide est un phénomène qui atteint chaque individu personnellement, et n'a pas un retentissement sur un groupe ou une classe.

Faut-il alors complètement rejeter la folie de la question suicide ? Oui comme cause, mais il faut la conserver si nous voulons établir la psychologie du suicidé.

De même que l'anatomie pathologique a servi à fixer l'anatomie normale du système nerveux, a permis d'en déterminer la structure régulière et d'en fixer les fonctions, c'est par les troubles de la pensée que nous allons pouvoir saisir les diverses idées par lesquelles passe un homme pour admettre en dernier lieu cette idée de la mort.

Que désirons-nous établir par cette méthode ?

Entre ce moment où le suicidé va commettre son acte, où il va faire « le geste qui tue », entre ce moment pré-

cis où par son corps il existe encore mais où dans son esprit s'est déjà établie victorieusement la volonté de mourir, — moment précis et plus ou moins court, où quelques circonstances qui aient précédé l'exécution et la décision, l'individu se trouve dans un état d'esprit toujours le même, qui résulte de la victoire des principes de mort sur ceux de vie, et qui est le besoin de disparaître, — entre ce moment et celui où l'individu subit l'atteinte de ce à cause de quoi il va se tuer, s'écoule tout un laps de temps plus ou moins développé rempli par une série d'associations d'idées. Ce sont celles-ci que nous voulons suivre.

Une remarque, que nous devons faire tout d'abord parce que c'est sur elle que repose tout raisonnement humain, est la suivante : les hommes se divisent en auditifs et en visuels. Ces deux classes les enferment tous.

Prenons un individu qui lit, il a deux façons de s'assimiler le texte qu'il a devant les yeux. Dans un premier cas il se lit à lui-même, et cela est si vrai que nous voyons ses lèvres s'agiter parfois même il murmure des mots, et ce qu'il retient ce sont les sons que tout bas il a prononcés et qui sont venus frapper son oreille. C'est un *auditif*.

Le *visuel*, lui, voit le texte, il en prend dans son cerveau une véritable photographie, il retient la forme des caractères, leur disposition, leurs rapports. Alors que le premier cause, celui-ci est muet, bref on peut dire que le premier comprend par les sons qu'il émet, le second par les objets qu'il voit. Et cela se retrouve lorsqu'il s'agit pour eux de se souvenir. Alors que le visuel projettera en quelque sorte sur un écran imaginaire la page qu'il

voudra relire, le second se rappellera par l'association des sons qu'il se redira. Ceci est vrai pour l'homme sain, ceci l'est encore pour l'aliéné et va dominer toute la question du suicide chez l'aliéné et fournir l'explication des associations d'idées qui vont mener l'individu au suicide.

Le suicide, chez l'aliéné, nous conservons ce mot, mais en disant de suite que ce n'est qu'un pseudo-suicide, provient de deux causes : 1° par ordre venu du dehors, 2° par troubles du caractère.

Le fou se tue par ordre venu du dehors. Si c'est un auditif il va entendre des voix impérieuses qui lui ordonneront de se tuer, si c'est un visuel il va voir des ennemis qui le poursuivent, qui le menacent. Cette division est si tranchée que l'aliéné qui entend ne peut jamais décrire les personnages qui lui parlent ; il dira qu'il y a des voix d'hommes et de femmes, ou des unes seulement, mais demandez lui comment sont faits ceux qui lui causent et il vous répondra : « Je les entends, mais je ne les vois pas ». L'inverse se produit pour le visuel. Il voit des individus se précipiter sur lui des armes à la main, des couteaux, des revolvers, bref tout un arsenal, mais ce sont des ennemis muets. Ils ne crient pas, ne l'injurient pas, ils ne font que des gestes terribles. De ces hallucinations va résulter le suicide, c'est parce qu'on lui ordonne de se tuer, c'est pour échapper à un danger que le fou se suicide. Un cas typique de ce genre de mort violente, mais non volontaire, donc ce n'est pas un vrai suicide, est raconté par Guy de Maupassant. Un individu, un soir, au café, pour un motif quelconque, a une altercation avec un con-

sommateur. Un échange de cartes se fait, et les pourparlers aboutissent à une rencontre inévitable pour le lendemain matin. L'homme rentre chez lui, et à peine couché, la pensée lui vient que demain à pareille heure, il sera peut-être mort. Ce n'est pas qu'il ne sache tenir une épée, certes si, il est un habitué des salles, tandis que son adversaire, un modeste employé, ne connaît de l'escrime que le nom. Il est donc sûr de son affaire : il n'a rien à craindre. Sans doute, mais encore faut-il se défier des surprises, redouter le hasard. Il lui semble déjà se voir étendu sur l'herbe, ayant perdu tout son sang. Comme maintenant, on l'a rapporté, et ses formes se dessinent sous le drap, mais il sera mort. Bref, s'exaltant peu à peu, l'idée de mort inévitable s'établit en lui violente, inexorable. Elle revient sans cesse, malgré tous ses efforts à la chasser. Et la nuit se passe. Le jour se lève où il va se battre où il va peut-être mourir. Machinalement il joue avec son revolver. Tout à coup on frappe à sa porte, ce sont ses témoins. N'y tenant plus, et pour échapper à cette idée de mort, il se fait sauter la cervelle. Il s'est donc tué par peur de mourir.

Tel est le suicide par hallucinations, donc par suite d'une influence extérieure à l'individu. On comprend que s'il vient à se manquer, l'individu ne renouvellera sa tentative qu'autant que ces hallucinations visuelles ou auditives se représenteront à lui.

2° Dans le second cas, c'est par suite de troubles de l'intelligence que l'aliéné se tue. Ces troubles sont dus à un manque d'équilibre de la volonté. C'est parce qu'il

n'a plus l'énergie suffisante pour dominer les sentiments variables qui l'assaillent que l'aliéné se laisse aller à la mort violente.

Il en est qui, quoi qu'il arrive, ne saisissent des choses que le côté triste, le côté malheureux. Tout ce qu'ils font, tout ce qui leur survient, est pour eux motif à être triste. Ils vivent dans un état perpétuel d'abattement. Rien n'est favorable à leurs entreprises. Bref pour eux et toujours, le malheur rien que le malheur. On conçoit qu'avec de tels sentiments la vie devienne un objet de dégoût, qu'elle ne vaille pas la peine d'être vécue. Aussi chez eux les récidives sont-elles fréquentes puisqu'ils ne voient que ce moyen d'échapper à cette tristesse exagérée et continue, d'autant plus redoutable que, venue sans motif, elle se continue sans cause. Ce sont ces malades qui fournissent ces voyageurs toujours en route, qui ne s'arrêtent que pour repartir, qui à tout ce qu'on peut leur dire répondent : « A quoi bon ? » en un mot véritables Juifs-Errants de la mélancolie. Un de ces types a été décrit par Maxime Du Camp dans *« les Mémoires d'un suicidé »*. « Moi répondit-il, je m'appelle Jean Marc, « j'arrive du Caucase, à travers la Perse, le Kurdistan, la « Mésopotamie et l'Arabie ; je me rends à Alexandrie, où « je m'embarquerai pour la France ou tout autre pays, « selon la fantaisie qui me poussera ». Ce n'est pas « fantaisie » qu'il devrait dire, c'est ennui. C'est lui qui le pousse, c'est devant lui qu'il se sauve, mais en vain, car comme tous ses malades il finit par renoncer à la lutte et ne retrouve un instant son énergie que pour se tuer. Dans ses leçons cliniques de 1897, M. le professeur Jof-

froy rapporte le cas de cette mélancolique qui se promenait sans cesse ou plutôt qui allait et venait dans sa cellule « comme une bête fauve dans sa cage », et qui ne s'arrêta que le jour où elle eut aux pieds des ampoules telles qu'elle dût s'aliter. Ils semblent, dans la vie, n'obéir qu'à leur fantaisie, suivant le mot de Jean-Marc de Maxime Du Camp. Il n'en est rien, car la fantaisie implique le libre arbitre, et ces malades n'ont ni la volonté, ni le pouvoir de s'arrêter, ou de marcher.

Comme, dans la légende de leur ancêtre, le Juif-Errant, qui d'ailleurs n'est qu'un mélancolique (cf. son histoire), une voix crie au maudit : « Marche » Et même une sorte d'impulsion en avant pousse ces malades à se déplacer, à aller... où ? ici ou là, peu importe pourvu qu'ils aillent.

Ce suicide, mieux cette mort violente de l'aliéné, semble avoir un but, échapper à une tristesse sans cesse renouvelée et d'autant plus puissante, mais il en est d'autres qui n'ont pas cette excuse.

A un degré moindre dans les motifs à se tuer existe le désir de cet acte. Ce n'est pas pour échapper à un danger, pour obéir à un ordre que l'aliéné se donne la mort. Il éprouve le besoin de mourir, rien de plus. Il n'a pas de dégoût de la vie, celle-ci ne lui pèse pas outre mesure, non, mais il a une envie irrésistible de disparaître. Qu'on ne lui demande pas pourquoi il le fait, il demeurera tout surpris de la question et répondra qu'il n'en sait rien. Il vous dira « mon envie est absurde, comme vous je m'en rends parfaitement compte, mais que voulez-vous, cela me fait plaisir et je me tue. Ne m'en empêchez pas, je serais si malheureux ».

Et c'est si vrai qu'ils n'ont que ce désir, rien que ce besoin de se donner la mort, qu'il suffit qu'ils en aient fait la tentative pour que cessent cette anxiété, cette oppression qui les enserre, cette tristesse qui va chaque jour augmentant. Mais ce n'est qu'une trêve de plus ou moins longue durée, un jour reparaît *l'envie* et ni la réflexion ni le raisonnement ne peuvent rien contre elle.

Le malade engage une lutte dont nécessairement il est le vaincu, et l'on comprend qu'il arrive fatalement, après un nombre plus ou moins grand de tentatives avortées, à prendre ses dispositions de façon telle qu'il meure pour satisfaire son désir.

Dans ce cas de suicide, dit obsessionnel, de pseudo-suicide d'aliéné, il y a donc désir, besoin à satisfaire d'une part, résistance de l'autre, il y a donc lutte, combat inégal d'ailleurs parce que l'individu n'a pas l'esprit sain, qu'il manque d'énergie suffisante à se réfréner, mais cependant il y a acte intellectuel.

A un troisième degré, plus inférieur, il n'y a plus motif même imaginaire, à se donner la mort. Pourquoi se tue-t-on dans ce cas? Ce n'est pas pour échapper à des ennemis, pour satisfaire un désir obsédant. Non, l'aliéné se tue sans idée fixe, préconçue, mais par suite d'une impulsion brusque et irrésistible. Il n'y a pas chez lui d'état hallucinatoire ou obsédant mais un besoin de se tuer qui, à peine né, pousse le fou à le mettre à exécution. C'est à l'occasion d'un couteau, qu'il aperçoit, d'un pont, qu'il traverse, que surgit brusquement l'idée de se tuer et sans réfléchir s'il a motif à le faire, si quelque chose l'y engage, il saisit le couteau et se tranche la gorge

ou se précipite dans le vide. En un mot il est dans la situation de l'individu qui, pris de vertige, marche, en véritable somnambule, vers le gouffre et y tombe sans avoir tenté le moindre effort pour échapper à cette destinée. C'est de l'automatisme, rien de plus, et dans ce cas l'énergie n'a même pas à s'exercer, la volonté n'a pas à lutter puisque l'idée est à peine éclos que l'acte est accompli.

Telles sont les trois variétés de mort violente que présentent les aliénés. Sont-ce véritablement des suicides ? Nous répondrons : Non. Qu'est-ce qui caractérise en effet le suicide, c'est la volonté, c'est son but. C'est parce qu'il le veut et parce qu'il veut mourir que l'individu sain se donne la mort, et non point pour obéir à des hallucinations ou à des obsessions. En outre il ne prend cette décision qu'après avoir mis en balance les motifs qu'il aurait de vivre et ceux qu'il a de se tuer, et cette balance il ne l'établit qu'au sujet de faits qui sont venus troubler si gravement son existence que celle-ci est rendue impossible. Il y a donc là toute une part de responsabilité que nous ne retrouvons pas chez le fou. Si ce dernier meurt c'est pour échapper à des assassins et dans sa précipitation il tombe par accident, d'un lieu élevé, c'est pour obéir à des ordres, satisfaire un désir, bref, c'est par suite d'une volonté extérieure à la sienne. Or, où il n'y a pas volonté on ne peut pas admettre la responsabilité, qualité première de l'homme sain. Suicide et folie sont donc deux façons d'être, deux résultats exactement contraires.

Tandis que l'individu normal va se tuer pour des cau-

ses qu'il sait extérieures à lui et qui proviennent, pour ainsi dire, du cadre au milieu duquel il se débat, c'est à la suite d'hallucinations visuelles ou auditives que le fou se donne la mort. L'aliéné, dans ce cas, extériorise sa pensée, il en fait quelque chose d'étranger à lui même ; il « n' imagine » plus, ne « se représente » pas telle ou telle scène, pour lui, il a affaire à la réalité, il entend ou il voit. Il ne se formule pas des idées, ne se rend pas compte que cela se passe en lui, il ne discute pas avec lui-même mais « il entend des voix qui disent d'agir ainsi ou autrement, » il « voit des personnes qui le poussent, le conduisent » Il est dans la situation d'un homme dont le rêve se continue à l'état de veille, rêve qu'il crée de toutes pièces et qu'il ne sait pas séparer de la réalité. Le rêve pris pour la réalité voilà ce qu'est l'hallucination. Où l'homme sain dit : « J'ai rêvé », le malade proclame « J'ai vu, j'ai entendu », confondant l'apparence et la vérité. L'existence du fou est un mirage continu.

Voici ce que dans le *Journal*, nous lisons sous la signature de Georges Rodenbach :

L'ACCOMPLISSEMENT

« Les fous ne sont pas à plaindre. Souvent ils ne font ainsi que se réaliser. Ils deviennent ce qu'ils rêvaient d'être et n'auraient jamais été. Ils voient, enfin, ce qu'ils attendaient. Leurs projets arrivent. Ils vivent leurs songes. C'est comme leur intime avènement, car leur manie est conforme à ce qui fut leur désir le plus aigu,

leur plus secrète nostalgie. L'ambitieux, dans le délire des grandeurs, atteint vraiment ses hautes visées : il possède des richesses sans fin, il commande à de vastes peuples, il ne correspond plus qu'avec des souverains. Celui que trop de piété exalta parvient tout à coup, s'il tombe en démente, à l'état mystique très parfait ; et la monomanie religieuse lui rend effective la présence de Dieu, la possession des paradis... Ainsi toujours la folie réalise le but choisi par chacun. Elle pousse jusqu'au bout, dans le sens où on inclinait. Elle intervient comme une pitié pour ceux dont la destinée trop exigeante ne pouvait aboutir. Et, par elle, souvent, on s'accomplit soi-même.

En somme, les fous ne perdent peut-être que la raison des *autres* choses, pour s'addonner exclusivement, et jusqu'au paroxysme, à celle qui leur importa le plus.

GEORGES RODENBACH ».

Peu importe dès lors pourquoi il se tue, puisqu'il ne fait qu'obéir, subit un état qu'il a créé de toutes pièces. Peu importent les circonstances du monde vrai au milieu desquelles il se donne la mort, puisqu'il n'appartient pas à ce monde et qu'il n'en peut pas recevoir de choc. Le fou est une entité, il se crée non seulement sa personnalité mais encore la société dans laquelle il vit ; il est sujet d'un pays artificiel, imaginé de toutes pièces par son esprit. L'individu normal, au contraire, nous l'avons dit dès le début, reçoit sa personnalité d'individus qui l'entourent et il vit dans un monde qui l'enferme mais dans lequel malgré tout, il demeure lui-même. Des rapports entre la société et cette personnalité vont sortir

les causes de la mort volontaire, et ces rapports, par suite du hasard, peuvent parfois échapper à la direction de l'homme. L'équilibre se perd alors et il en résulte pour l'homme l'idée de suicide. Il faut, pour que cette pensée surgisse que la personne atteinte estime que désormais il lui est impossible d'atteindre à ce double résultat : sa conservation personnelle et la procréation. Il faut donc qu'il fasse acte de jugement, de libre arbitre. Et comme précédemment nous arrivons à un résultat inverse de ce que nous avons observé chez le fou.

Donc entre la folie et le suicide point de similitude, point de rapports de cause à effet, tout nous mène à cette conclusion et les statistiques, et les considérations psychiques et enfin l'étude du pseudo-suicide chez les aliénés. Mais cependant cette étude va, grâce à la mise à nu du cerveau de ces derniers, nous permettre d'étudier comment l'individu arrive à se suicider.

Comme l'aliéné, l'homme sain se tue ou par trouble du caractère ou par faits extérieurs à l'individu.

Ici point d'hallucinations, mais des faits que l'individu reconnaît parfaitement extérieurs à lui et qui se mettent en relation avec sa personnalité. Ce sont ces faits qui constituent sa vie sociale. Ils sont plus ou moins nombreux et plus ou moins précipités. Ils constituent le fonds duquel la personne va tirer ceux qui sont favorables au développement normal de son existence. S'ils ne se présentent que dirigés tous vers la réalisation de son bien-être, l'individu n'a pas à les coordonner, à se servir des uns à rejeter les autres, il n'a pour se servir d'une expression populaire, qu'à se laisser vivre. Mais il peut ar-

river que les faits en apparence les plus heureux créent chez l'individu un état mental spécial et c'est cet état mental qui va être cause du suicide. Peu importe la chose en elle même, ce qui joue un rôle c'est l'appréciation qu'en a l'homme. Il faut qu'il l'estime un événement nuisible à ses rapports avec ses semblables pour qu'elle devienne le facteur de sa mort. Par suite d'habitudes héréditairement acquises, l'homme a actuellement besoin, et cela continuellement, de l'aide que lui fournit la société, et c'est une nécessité chez lui que de satisfaire à cette sociabilité. Si pour un motif ou un autre il estime que celle-ci n'est pas satisfaite, du même coup il juge que désormais l'existence lui est devenue impossible. Ainsi le premier point sur la voie de la mort volontaire consiste en la constatation d'une gêne apportée à sa sociabilité, un empêchement à la satisfaction de cette nécessité et par suite l'obligation où il se trouve de mourir. Alors s'établit en son esprit une lutte entre les principes de vie et ceux de mort. C'est pour lui et en lui toujours renouvelé le monologue d'Hamlet, le fameux : « Etre ou ne pas être » et l'on peut dire que la conclusion est toujours la même : « Mourir » et cela du fait même qu'il s'est posé cette interrogation. L'homme ne pense en effet à se tuer que le jour où il constate qu'il se dresse devant l'exercice normal de son existence une barrière infranchissable. La seconde étape vers la mort volontaire est donc un jugement résultant d'une interrogation, jugement qu'ils formulent dans leurs sortes de « testaments moraux ».

L'idée de suicide, dès qu'elle a pris corps en son es-

prît, s'extériorise pour ainsi dire hors de lui. Elle n'est plus soumise au contrôle de sa volonté, elle est elle-même et au lieu d'en subir le contrôle elle va la dominer. Sans cesse elle se présente à lui, elle devient une obsession. Au début, en général, à moins d'une cause trop puissante de désespoir, l'homme essaie de réagir, de s'insurger, mais pour peu que la cause initiale, que son malheur se prolonge ou se renouvelle, alors « pris d'une lassitude de la vie, lassé de lutter contre l'obsession incessante du suicide » il s'abandonne et l'on peut dire qu'il se laisse mourir plus qu'il ne se tue. Au troisième degré, ce n'est donc plus la volonté qui dirige l'acte, ce n'est plus par suite d'une décision que l'homme agit, mais c'est pour obéir à une idée obsédante, contre laquelle ils réagissent si peu qu'ils n'admettent même pas qu'on la discute : « Je n'admets pas que cela regarde qui que soit. »

C'est ce que nous avons vu se passer chez l'aliéné, mais alors que chez celui-ci les manifestations intellectuelles sont simples, qu'elles sont décomposées, chez l'individu sain les actes mentaux se présentent toujours avec une complexité plus ou moins grande, souvent telle qu'il est presque impossible de la démêler.

A côté de ce suicide, où ce sont des causes extérieures qui « forcent » l'homme à se tuer, qui lui imposent cette obligation, il en est une série d'autres qui tirent leur seul motif du caractère de l'individu. Chez ceux-ci, et le nombre en va sans cesse augmentant, la mort volontaire est une théorie, une façon de comprendre la vie, ainsi que dit une lettre de l'un d'eux : « La propriété de l'homme

qui le distingue des animaux, c'est la possibilité qu'il a de se donner la mort et surtout la connaissance qu'il a de cette possibilité » ou celle-ci « ma théorie est que le seul avantage de l'homme sur la terre est qu'il peut se détruire ». Pour eux la vie ne mérite pas d'être vécue. Ce qui les distingue c'est une tristesse exagérée et continue. Ce n'est pas qu'ils reconnaissent que tout est malheureux, et cela sans discussion comme l'aliéné, mais des choses ils voient surtout le mauvais côté, ou bien dès qu'un ennui leur survient ils l'étendent au point d'en remplir entièrement leur existence. Ce sont ces gens qui, dans les journaux, sont rangés sous la rubrique « les désespérés » (*Petit Journal*, 14 septembre 98). C'est en vain qu'ils changent de pays, partout ils traînent avec eux cette mélancolie. Elle les domine et finit par les tuer. C'est de cet état mental qu'est sortie toute une classe d'individus spéciaux, classe qui fournit le plus grand nombre de suicidés, nous voulons dire les neurasthéniques.

Ce qui caractérise le neurasthénique c'est une sensibilité exagérée, poussée au maximum. La moindre chose leur cause ou une douleur ou une joie qui sont sans limite, sans mesure. Pour eux zone de douleur et zone de joie sont reculées. Il devrait donc s'établir chez eux un équilibre à ce qu'il semble. Il n'en est rien. Par le fait qu'ils sont impressionnés, et fortement, par ce qui laisse indifférent l'individu sain, il résulte chez eux un travail cérébral presque sans relâche, d'où une fatigue incessante. Qui dit fatigue dit douleur. De cette souffrance naît tout naturellement un état mental particulier. A force

d'être impressionnés par la vie de leurs organes ils finissent par s'hypnotiser sur cette sensation et fatalement en déduisent que ceux-ci sont atteints de troubles. En un mot ils sont malades de la vie de leurs organes. Cela va devenir pour eux une préoccupation constante et faire d'eux les « malades imaginaires ».

En de telles conditions il est bien évident que la douleur est de beaucoup supérieure aux plaisirs qu'ils peuvent recueillir dans le cours de leur existence. Cette souffrance morale va s'augmenter encore de tous les chocs extérieurs, aussi voyons-nous ces malades rechercher la solitude.

En outre chez eux, par suite de leur facilité exagérée à sentir, il existe un équilibre mental instable. Chez eux point de durée dans les impressions, et par conséquent à chaque instant est bouleversée complètement leur organisation intellectuelle. Leur expérience ne peut donc pas s'accroître, ils ne peuvent donc apprendre à approprier les réactions normales aux excitations venues du dehors. Tout ce que l'expérimentation des siècles a fait acquérir à l'individu ne leur sert pas. Il leur faut à chaque fois tout créer au moment de l'action et il est certain que, pris ainsi toujours à l'improviste, il sont obligés de se servir de combinaisons improvisées sur l'heure pour satisfaire aux circonstances. Aussi cette correspondance ne peut-elle pas être tout ce qu'elle devrait être. La souffrance, chez le névropathe, va provenir de la difficulté qu'il a continuellement à s'adapter à la vie sociale, et de la nécessité où il se trouve, par son manque d'acquit héréditaire, de créer des combinaisons nouvelles à chaque nou-

velle excitation venue de la société. C'est donc des candidats au suicide la classe la plus nombreuse, puisque pour eux la vie n'est qu'un tissu de douleurs. A cause de cette sensibilité exagérée et de ce manque de coordination et d'équilibre le névropathe est donc hors la société moralement. C'est un mort au point de vue psychique, et son suicide ne fait que parachever un acte commencé en mettant à son tour un terme à son existence physique.

De cet aperçu psychologique du suicidé, nous apprenons que ce qui domine l'étiologie de la mort volontaire c'est l'idée qu'à l'individu d'échapper à la douleur ; bref le résumé de toutes les causes se trouve dans ce mot écrit par un de ces désespérés : « Je ne veux pas souffrir. » Nous allons voir maintenant que cette souffrance provient des chocs trop nombreux que reçoit l'homme des excitations nées de ses rapports avec la société. C'est parce qu'il ne pourra plus satisfaire à ceux-ci, que l'homme se tuera, et par conséquent ce sont les individus qui auront avec l'état social le plus de relations qui devront fournir le plus de morts volontaires.

Dans l'homme au point de vue de la société, il y a deux parties à considérer : 1° les influences intellectuelles qui agissent de même en n'importe quel endroit, 2° les influences physiques, qui varient continuellement avec les phénomènes naturels, et n'ont d'action que dans des sphères localisées.

Les influences intellectuelles constituent la personnalité de l'être, le font dissemblable des gens qui l'entourent, bref le font lui-même. Si notre théorie est exacte nous devons constater que ceux-ci surtout se tueront

dont cette personnalité est plus forte, car par ce fait l'influence de la société disparaît, l'homme se trouve plus isolé, donc moins soutenu, et l'idée de suicide va germer en son esprit.

Quand un être vient au monde, il y vient chargé de tout l'acquis de ses ancêtres, il est le résumé de ceux qui l'ont précédé dans le monde. C'est l'hérédité. Celle-ci fournit un terrain spécial sur lequel se développera tout ce que par lui-même il pourra acquérir. C'est à elle qu'il doit ses facultés propres, son instinct, ses tendances spéciales, mais qui se présentent sous un aspect brutal que modifieront et l'éducation et l'instruction. Cette hérédité est-elle facteur du suicide ? Est-ce que, parce qu'un individu fait partie d'une famille où a sévi la mort volontaire, il doit forcément se tuer ?

Si cette proposition était vraie, — et le mot de suicides héréditaires semble le dire, — si c'était véritablement l'hérédité qui jouât ce rôle, tous les membres d'une telle famille devraient fatalement s'abandonner au suicide, puisque la génération leur a à tous transmis cette même tendance d'une façon totale et intégrale. On aurait donc affaire à un véritable automatisme. Certains auteurs l'ont soutenu, tel Gall qui, à ce sujet, rapporte l'exemple de sept frères, riches, bien portants, se tuant tous en l'espace de quarante ans, tel Esquirol avec son cas de six enfants dont quatre mirent fin à leurs jours et dont le cinquième fit des tentatives répétées. Et cette impulsion peut s'étendre à plusieurs générations successives. Ces exemples sont-ils assez probants pour que nous ne puissions pas y voir une simple coïncidence ? Ne peut-on expliquer ces

observations autrement que par une transmission du besoin de se tuer ?

Nous remarquons d'abord que ces cas sont rares puisque c'est à peine si sur 40 cas Luys a constaté une fois cette hérédité, et Brierre de Boismont n'a trouvé qu'une proportion de 4 0/0. Puis à côté d'individus d'une même famille qui subissent cette impulsion, il en est qui demeurent indemnes.

Enfin ces cas se rapportent, sinon tous, pour la plupart, à des aliénés. Ne serait-ce donc pas dans ces circonstances l'aliénation qui est héréditaire et qui a pour symptôme le suicide. En outre à côté de cette transmission d'un terrain favorable à la mort volontaire, le prédisposé subit, après sa naissance, une influence morale continue de ses parents. Ceux-ci non seulement lui transmettent l'impulsion à se tuer mais encore la développent par l'éducation et les habitudes. Naturellement l'homme est sujet à l'imitation. Si déjà par hérédité il a des tendances à mourir de sa main, on comprend que celle-ci les développera forcément. Il subit une contagion de tous les instants. Alors que l'hérédité ne fait que donner le penchant au suicide, l'imitation nous en explique l'identité dans la manière de les exécuter. Ce rôle de la contagion nous est amplement prouvé par ces épidémies de mort volontaire où plusieurs individus se tuent au même endroit, de même façon.

En outre, si l'hérédité jouait véritablement le rôle considérable qu'on a dit, comment admettre que la femme se tue moins que l'homme, comment expliquer que le suicide soit si rare chez les enfants et que son taux aille en

augmentant avec l'âge? L'hérédité n'a donc point la valeur prépondérante que l'on a prétendu lui donner, ce qu'elle transmet c'est simplement une tendance vague, une impulsion sans consistance qui a besoin pour se développer du secours d'autres facteurs. Le suicide n'est donc pas quelque chose de congénital, par suite immuable, mais il a besoin pour se produire que se développe la vie sociale.

Ayant rejeté cette théorie qui fait de la mort volontaire une obsession transmise par la génération, et l'ayant ramenée à ces deux facteurs la folie et l'imitation, voyons maintenant quel rôle jouent sur le suicide les acquisitions intellectuelles que fait l'homme au cours de sa vie. Quelle influence joue l'instruction?

Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent, que les protestants, par nécessité religieuse, sont plus instruits que les catholiques, et qu'aussi ils se tuent plus que ces derniers. C'est là une forte présomption en faveur de notre thèse à savoir que l'instruction développe la tendance au suicide parce qu'augmentant la personnalité, par conséquent l'égoïsme, elle diminue d'autant l'appui que trouve l'homme dans une société fortement intégrée.

On compte, chez les peuples protestants (Saxe, Norvège, Suède, Bade, Danemark et Prusse) 957 enfants de 6 à 12 ans sur 1000 qui fréquentent les écoles, tandis que ce chiffre tombe à 667 chez les peuples catholiques tels que la France, l'Autriche-Hongrie, l'Espagne et l'Italie. Ces rapports, nous l'avons vu plus haut, correspondent à ceux des morts volontaires.

On pourrait objecter à ces résultats que l'état social différent, les confessions variables ont seuls l'influence

que nous attachons à l'instruction. Pour nous mettre à l'abri de ces erreurs examinons ce qui se passe dans les mêmes sociétés et chez les fidèles de même culte. Soit l'Italie, qui est tout entière catholique. Nous obtenons le tableau suivant :

	Coefficients d'époux lettrés 0/0	Coefficients des suicides par million d'habitants
1° Piémont.....	—	—
Lombardie ..	de 53.09 à 24.33	de 47.3 à 35.6
Ligurie.....	moyenne 39.09	moyenne 41.1
Rome.....		
Toscane.....		
2° Venise.....		
Emilie.....		
Ombrie.....	de 19.56 à 10.14	de 31.6 à 19
Marche	moyenne 15.23	moyenne 32.5
Campanie...		
Sardaigne...		
3° Sicile.....		
Abbruzes....		
Pouille.....	de 8.98 à 4.35	de 18.5 à 8.1
Calabre	moyenne 6.23	moyenne 14.7
Basilicate....		

dans lequel correspondent non seulement les moyennes mais encore chaque chiffre pris séparément.

En France même résultat : tout département ayant plus de 10 0/0 d'époux illettrés se trouve indemne ou presque de suicides.

Dans les pays protestants même résultat encore ; le parallélisme entre l'instruction et le suicide se poursuit : la Saxe

a 5, 52 0/0 d'illettrés, la Prusse n'en a que 1, 3 et l'observation nous révèle que l'on se tue plus en Prusse qu'en Saxe. Enfin de tous les pays à culte réformé l'Angleterre est celui où la mort volontaire est la moins fréquente, c'est celui aussi où les illettrés sont de beaucoup les plus nombreux (23 à 27 0/0).

Sinon nous poussons plus loin encore notre observation, si dans le même pays, la même province, le même culte nous examinons la façon de se comporter les deux sexes, nous constatons que la femme se tue beaucoup moins que l'homme, et en même temps que son instruction est moindre. Voici le tableau différentiel :

Italie (1878-1879) sur 10.000 mariés	4.808 époux illettrés.	
—	7.029 épouses	—
France (1879) sur 10.000 mariés	199 époux	—
—	310 épouses	—

Un fait probant vient encore confirmer ces observations. En Angleterre l'instruction de la femme est presque l'équivalente de celles des hommes, et de suite l'écart entre les suicides masculins et féminins diminue.

Pour 1.000 suicides fem., en 1858-1860 on a	2.546 suicides masc.	
en 1863-1867	— 2.745	—
en 1872-1876	— 2.861	—

Ce n'est plus comme ailleurs des différences de 4 et 5 fois moins que l'homme.

Enfin, aux Etats-Unis, l'instruction des femmes nègres est supérieure à celle de leurs maris, et aussitôt les sui-

cides féminins ont un total supérieur aux masculins (Baly et Boudin).

Notre proposition se trouve ainsi amp'ement démontrée. C'est parce que la science se développe dans un pays que l'on voit croître le taux des suicides. De l'acquit intellectuel, et par là nous passons aux rapports de l'individu avec ses semblables, résultent les diverses professions humaines. Ici encore nous allons refaire les mêmes constatations, ici aussi nous allons constater que le coefficient d'aggravation du suicide augmente avec le développement de la vie de société. Plus les relations seront nombreuses entre un homme et les autres, plus il aura de chances de se tuer, parce que cette croissance est liée à une difficulté plus grande de suffire à ses besoins.

Quelles sont les professions où est portée au maximum cette lutte pour la vie ? Ce sont sans conteste les professions libérales. L'avenir n'y est pas assuré comme dans les fonctions de l'état ; avec elles point de retraite à attendre, il faut chaque jour gagner sa vie quotidienne et si l'individu arrive à se mettre à l'abri, c'est en se constituant lui-même cette garantie.

Cette lutte incessante est cause d'un équilibre sans cesse en mouvement et de plus développe outre mesure la personnalité. Ayant sans cesse à prévoir pour lui-même et les siens, il n'a pas le temps de prêter son appui à ceux qui l'entourent. L'altruisme disparaît pour faire place à un égoïsme violent, par suite la société y perd de son intégration, et par là s'accroît le total des morts volontaires. C'est à ces motifs qu'est due la différence par-

tout constatée du plus grand nombre de suicides chez l'homme que chez la femme ; s'il se tue plus qu'elle, c'est que sa vie active est de beaucoup plus développée.

Les professions libérales, nous venons de dire pourquoi, sont celles où le goût de la science et où la vie intellectuelles acquièrent le maximum ; ce sont celles aussi qui fournissent le plus de candidats au suicide. Leur coefficient d'aggravation est supérieur de près du double à celui de la profession qui vient immédiatement au-dessous d'elles. Elles donnent en effet, pour la France et sur une période de plus d'un demi-siècle (1826-1880) « 550 suicides par million de sujets du même groupe professionnel, tandis que les domestiques, qui viennent immédiatement après n'en ont que 290 ». (Durkeim. *Compte général de la justice criminelle* de 1882).

Il est curieux de constater que ce sont, en France, les domestiques qui, tout de suite après les professions libérales, sont le plus fortement atteints. Chez qui en effet trouve-t-on surtout des domestiques sinon chez les gens qui justement exercent ces professions, qui ont besoin d'un certain décorum. A vivre continuellement avec des personnes dont les goûts pour l'étude sont développés et qui constituent une élite, les serviteurs prennent certaines manières qui les rapprochent de leurs maîtres, et, sans le savoir, les imitent sur un grand nombre de points. Si l'on joint à ces causes, provenant des rapports de ce groupe avec les classes instruites, une modification incessante dans l'existence du fait qu'ils changent fréquemment de places, on conçoit que leur taux de morts violentes doit être très élevé.

Ces constatations au sujet des classes libérales, nous trouvons à les faire dans tous les pays où les statistiques portent séparés les groupes professionnels. Partout ces carrières aggravent la tendance au suicide.

En Italie, de 1868-76, 482, 6 individus de ce groupe par million d'habitants se tuent alors que l'armée suit avec seulement 404,1 (Morselli).

En Prusse, les fonctionnaires publics, qui sont l'élite intellectuelle, donnent 832 suicides et viennent au premier rang des suicidés.

En résumé, quel que soit le pays avec sa civilisation, sa religion, ses habitudes, c'est toujours la classe vouée plus spécialement aux études qui fournit le taux le plus élevé des morts volontaires. Il est vrai qu'on peut objecter à nos conclusions que les professions libérales étant fonction de la science, c'est cette dernière seule qu'il faut incriminer et non les relations qu'elles entraînent. Pour montrer que c'est aux chocs trop multipliés faisant perdre l'équilibre moral à l'homme que se rattache la mort volontaire, passons donc en revue les diverses situations dans lesquelles peut se trouver l'individu et voyons si le coefficient du suicide s'accroît avec la fréquence des rapports entre lui et la société.

A ce point de vue on peut diviser ces relations en économiques, politiques et géographiques. Ce sont là des influences propres à chaque pays, à chaque région. Leur rôle est donc parfaitement localisé.

Deux grandes carrières se départagent les hommes : le commerce et l'agriculture. Il est bien évident que le premier s'exerçant surtout dans les villes, nécessitant une

mise en action de toute la personne, avec des crises fréquentes n'a pas le calme de la seconde. Alors que l'agriculteur vit dans la paix et le recueillement, c'est au milieu du bruit, du mouvement, de bouleversements incessants que le commerçant est obligé de se débattre. L'équilibre de celui-ci ne s'obtient qu'au prix d'efforts sans nombre, d'une attention sans cesse en éveil. Dans de telles conditions il suffit qu'une crise éclate pour que tout soit bouleversé sans remède dans son existence. Il se voit menacé dans ses moyens de subsistance, et sans pouvoir recourir à l'aide de ceux qui l'entourent puisque eux aussi sont aux prises avec de semblables difficultés. Vient-il à sortir vainqueur de cette lutte, il lui faut immédiatement en reprendre une autre, usant chaque fois davantage une énergie qui ne se renouvelle pas. Un jour vient où le choc qui l'assaille est plus fort ou bien le trouve plus affaibli et fait jaillir en lui l'idée du suicide.

Que disent en effet les statistiques ? Elles nous indiquent que, dans tous les pays, cette formule : « L'agriculteur a pour la mort violente une tendance de beaucoup inférieure à celle de l'industriel et du commerçant », est exacte. Nous obtenons en effet le tableau suivant par million d'habitants :

	Commerce	Industrie	Agriculture
France (1878-1887).....	440	340	240
Suisse (1876).....	664	577	558
Italie (1866-1876).....	276	80,4	26,7
Prusse (1883-1890).....	754	456	315
Belgique (1886-1890).....	421	160	160
Bavière (1884-1894).....	465	369	153

La première partie de notre proposition se trouve donc amplement démontrée. Certains auteurs ont voulu la rattacher à ce fait que dans les crises la misère est accrue et que c'est à cet accroissement qu'est dû le coefficient d'aggravation du suicide. Il n'en est rien. Le seul facteur qui agisse c'est la disparition de l'altruisme et la désintégration de la société. Que ces bouleversements aient pour résultat une richesse plus grande ou la pauvreté, peu importe, il n'en résulte pas moins des modifications importantes dans la vie de l'individu. L'existence est troublée aussi bien pour qui devient pauvre que pour qui acquiert la fortune. L'un comme l'autre étaient faits à un certain train de vie : modifier celui-ci c'est bouleverser leur existence, et, par suite, c'est créer pour eux une atmosphère qui peut n'être respirable ni pour l'un ni pour l'autre. Leur cerveau était fait à l'existence qu'ils menaient, changer celle-ci équivaut dans nombre de cas à une sentence de mort : le besoin gêne les uns au même titre que l'abondance entrave les autres. Faits pour le « train-train ordinaire de la vie » la moindre modification en plus ou en moins les trouve désarmés et les abat. Ce sont des balances qui, construites pour des poids infinitésimaux, se brisent sous des poids ordinaires. Voilà ce que nous enseignent les statistiques. Certains auteurs ont, en effet, voulu rattacher le suicide à la misère seule, se refusant à en voir un facteur dans la richesse subite. Et cependant l'une comme l'autre rompent l'équilibre nécessaire à l'homme. Celui-ci, selon sa situation, règle ses désirs. Si la fortune survenue lui permet reculer la limite de ceux-ci, il peut arriver que l'homme ne sache plus les contenir. Il en ré-

sultera des froissements parce que plus il aura de désirs satisfaits, plus il aura de besoins. Par suite et forcément il arrivera un moment où ces derniers ne pourront plus être contentés.

Quelle différence y aura-t-il alors entre un individu qui, par misère, ne peut plus vivre sa vie d'autrefois et celui qui, à cause de sa richesse, se propose de réaliser un bien-être au-dessus de ses moyens. Pour l'un comme pour l'autre il y a donc douleur puisque une partie de leurs ambitions demeure sans satisfaction. Tous deux souffrent et pour le même motif puisque le but que l'un ne peut pas atteindre à cause de sa misère, l'autre malgré sa richesse n'y touche pas non plus, et cela parce qu'il la recule sans cesse.

Les statistiques nous enseignent que les grandes crises économiques ont toujours été accompagnées d'une élévation du taux du suicide. Ajoutons de suite, et pour contredire encore à la théorie qui fait de la pauvreté seule un facteur de la mort violente, ajoutons que ce taux s'est élevé alors même que leur influence a un caractère favorable pour le pays où elles surviennent. Nous avons exposé précédemment comment misère et richesse agissent également de façon désastreuse sur certains esprits, il nous faut maintenant prouver nos dires par les chiffres. Ce sont les suivants :

A Vienne en 1873 crise financière, avec maximum en 1874. Les morts volontaires passent de : 141 en 1872, et de 153 en 1873, à 216 en 1874. Bien plus le maximum de la crise a lieu du 1^{er} janvier au 30 avril 1874. Le nombre

des suicides qui, pendant ces quatre mois, n'était en 1871 que 48, en 1872 de 44, en 1873 de 43, monte brusquement à 73 (Durkeim).

En 1882, pendant l'hiver, survint à la Bourse de Paris un krach qui eut une répercussion dans toute la France. De suite les suicides augmentent et font passer leur accroissement moyen annuel qui est de 2 0/0 à 7 0/0 ; et celui-ci porte presque uniquement sur les trois premiers mois de l'année qui furent le moment précis de la catastrophe.

Si l'on bornait là ses recherches, il serait tout naturel de conclure : par suite de misère l'homme se trouve incapable de subvenir à sa subsistance propre et à celle des siens, il s'affolle et se tue. Mais poussant vers les crises favorables nous allons obtenir les mêmes renseignements que précédemment avec les catastrophes.

A la suite de ses victoires en 1870, l'Allemagne s'unifie, reçoit cinq milliards, accroît son commerce et son industrie, le bien-être en un mot gagné tout le pays. Et le suicide augmente dans des proportions énormes (90 0/0) puisqu'il saute en 10 ans (1875-86) de 3.278 cas à 6.212.

A la suite de l'unification de l'Italie, dont la prise de Rome en 1870 fut le couronnement, ce qui s'est passé en Allemagne, s'était passé en Italie. Tout se transforme : industrie, commerce et avec eux montent les salaires. L'argent se fait plus abondant. En résumé tout renaît avec une activité fébrile. Du même coup les suicides sont d'une fréquence beaucoup plus grande, puisque leur augmentation est de 36 0/0 en cinq ans (1871-76) (Fornasari di Verce).

On pourrait peut-être nous objecter que, malgré tout le bonheur qui survient dans un pays, il n'en demeure pas moins un certain nombre d'individus qui sont malheureux, qui le sont d'autant plus qu'ils voient autour d'eux croître la fortune publique. Ce seraient ceux-ci qui seuls se tueraient.

Cet argument perd toute sa valeur en présence des faits suivants. Lorsqu'un pays fait une exposition universelle, il est bien évident que pendant toute sa durée le bien-être en est accru. Ici pas de lutte entre citoyens du même pays, l'argent qui afflue ne vient pas à l'un au détriment de l'autre, mais tous en reçoivent parce que ce sont les étrangers qui l'apportent. Et cependant, tout le temps que dure l'Exposition, les morts volontaires subissent un accroissement marqué, parfois supérieur à celui que déterminent les krachs financiers. Tel est le cas de l'Exposition de 1878, et du krach de 1882, la première eut en effet un résultat plus désastreux (8 0/0) que le second (7 0/0 d'augment.). Cette influence néfaste, nous la notons à chaque exposition un peu considérable, et elle se fait sentir presque uniquement, en tous cas avec une accentuation très marquée, pendant les mois que dure cette manifestation du travail de tous les peuples. Pendant l'exposition de 1889, les morts volontaires augmentèrent de 9,66 0/0, pour reprendre le taux normal à la fin des 7 mois que dura cette manifestation. Pendant les 7 mois de l'Exposition on eut 567 suicides, alors que durant cette même période en 1888, on n'en eut que 517, et en 1890 540. A ce moment en effet les rapports sociaux augmentent non seulement entre citoyens du même pays mais des relations s'établissent avec les étrangers. De nouvelles mœurs sur-

gissent, de nouvelles habitudes s'imposent, et ce bouleversement général est la seule cause du suicide. Il y a alors un relâchement de l'état social qui se trouve atteint de toutes parts et qui, dès lors, n'offre plus les mêmes garanties de protection à l'homme. Pour se défendre, celui-ci est obligé de développer sa personnalité d'où un égoïsme qui est la base de l'anarchie. Le bien-être, et pour soi seul, devient la loi, et pour y arriver peu importe la négation de toute religion, de toute autorité. C'est à ce déchaînement de passions qu'il faut imputer le trouble qu'apporte une richesse trop brutalement survenue. Plus de régularité dans l'ordre social, plus de réglementation, l'homme a repoussé jusqu'à l'infini la limite de ses désirs. Et cela est si vrai que les pays pauvres, nous voulons dire que là où la pauvreté est l'état normal, donc reconnu et accepté par tous, il y a moins de désespérés que dans les pays riches. Comme exemples rappelons l'Irlande, où c'est à peine si les fermiers tirent leur propre subsistance du sol et ont non seulement à payer de lourdes redevances mais encore un impôt très élevé. En Calabre point de riches, point de morts volontaires. En Espagne moins de riches qu'en France, et l'Espagne a dix fois moins de suicidés que la France. C'est que dans ces pays on se contente du peu que la terre veut bien vous fournir, et encore faut-il pour qu'elle donne qu'on la force continuellement la charrue à la main. Le labeur est incessant et ne laisse pas place au rêve, et connaissant sa peine on porte secours à la misère d'autrui. De telles conditions n'offrent pas place à des espoirs irréalisables et à leur discussion. Vivre et c'est assez, on ne cherche pas si les moyens de vivre

sont ce qu'ils pourraient être. La recherche du mieux, les comparaisons, les appétits vers un idéal plus ou moins formulé ne sont possibles que si le temps employé à ces matières ne fait pas défaut à la satisfaction des besoins nécessaires. L'équilibre mental n'a rien à craindre d'un tel état de choses, et par conséquent le suicide n'y trouve point motif à se développer. Là où la pauvreté est générale, point de place aux désirs insensés, aux utopies irréalisables, là où tout le monde souffre, la solidarité n'est pas un vain mot. Où la vie est-elle plus difficile qu'en Irlande ? où est-elle plus misérable qu'en Calabre ? Et dans de telles régions le suicide est inconnu. A chaque instant, en Sicile, la famine soulève les populations, et c'est une des provinces d'Italie où l'on se tue le moins (Morselli). Bien plus, là où la pauvreté frappe tout le monde presque sans exception, elle est une garantie contre la mort violente. Ainsi, en France, les départements les plus riches sont les plus contaminés, et inversement, c'est ce que nous apprend l'échelle suivante :

Rentiers par 1000 habitants	Nombre de départements	Suicides par 100.000 habitants
127	5	48 à 43
73	6	38 à 31
69	6	30 à 24
59	15	23 à 18
49	44	17 à 8
42	10	7 à 3

Les échelons se correspondent donc rigoureusement, et cela se comprend puisque l'accaparement de la richesse

par un petit nombre rend à la majorité la vie plus difficile, d'où ces cris de désespoir, qu'au moment de se tuer, poussent les suicidés de misère.

« J'erre depuis ce matin, écrit un père à son fils ; je
« ne trouve pas de place... Je ne sais trop si c'est l'eau
« ou la corde qui me servira... Ce soir quand tout le mon-
« de sera parti du bois, je crois faire mon affaire ». Ce
fut la corde qui lui servit ; on le trouva pendu au Bois-
de-Boulogne.

Sur un ouvrier de 42 ans, on trouve ces mots :

« Je me suicide parce que je vois venir la misère ; je
« ne veux rien demander à personne ; je ne voulais que du
« travail ».

Sur un de 38 ans :

« Je suis sans travail, bientôt je serai sans pain ; je
« prends donc le parti d'en finir ».

Et la série est longue de ces « documents humains » qui révèlent que pour certains la lutte est devenue impossible parce qu'ils ne reçoivent plus de la société les secours qu'ils étaient en droit d'espérer. C'est que dans celle-ci rien ne subsiste comme principe directeur que la satisfaction de désirs sans nombre, superflus, tellement reculés qu'ils en deviennent irréalisables. Nécessairement l'équilibre moral disparaît du même coup, à cause des modifications incessantes que subit l'état social.

Toute une série de faits vont confirmer ces données. Si ce sont ces chocs, dûs aux rapports plus nombreux entre individus, qui produisent le suicide, tout ce qui va en augmenter la fréquence va donc accroître le coefficient d'aggravation. Or, nous l'avons vu plus haut, les agricul-

teurs se tuent beaucoup moins que les individus des autres groupes professionnels. Aux causes favorables énoncées précédemment il faut joindre le lieu d'habitation. Alors que l'industrie et le commerce surtout se trouvent dans les villes, l'agriculture se cantonne à la campagne. Or il est sûr que dans les premières les relations sont beaucoup plus fréquentes, et la vie est plus difficile et cela d'autant plus que la ville est plus habitée. L'existence n'y a pas le calme, la tranquillité de celle que l'on mène dans les campagnes. Aussi le suicide a-t-il crû dans les proportions où les villes se sont étendues. La centralisation est donc facteur de la mort violente parce qu'elle amasse sur une surface restreinte un trop grand nombre d'individus, qui n'ont plus alors le libre exercice de leurs facultés naturelles.

Certains auteurs ont tour à tour incriminé le climat, la situation géographique, les saisons, faute de n'avoir pas su distinguer que les facteurs étiologiques se confondent dans un principe plus élevé, plus général, et qui est le suivant : « plus les jours seront longs, plus la vie sociale a de durée, par suite plus le suicide fait de victimes ». Seule cette définition nous renseigne sur ce point que ne peuvent éclairer des observations trop restreintes, et donne l'unité aux statistiques.

Nous verrons un peu plus loin que c'est pour n'avoir pas su nettement poser ce point que certains auteurs ont considéré le suicide comme une manifestation de l'alcoolisme.

Voici en effet ce que nous disent les chiffres comparatifs entre le suicide et les facteurs cosmiques.

Un principe initial nécessaire à poser est qu'on se tue beaucoup plus le jour que la nuit. C'est là une première indication que le suicide correspond aux moments où la vie sociale a son maximum. Et cela est si vrai que les morts volontaires croissent en nombre avec la longueur des jours. Voici en effet le tableau comparatif de la longueur des jours et du nombre des suicides :

	Accroissement des jours	Accroissement des suicides
De janvier à avril.....	55 0/0	50 0/0
De mai à juin.....	10 0/0	5 0/0
	Diminution des jours	Diminution des suicides
De juin à août.....	17 0/0	24 0/0
D'août à octobre.....	27 0/0	27 0/0
D'octobre à décembre.	17 0/0	13 0/0

La comparaison entre l'un et l'autre est si proche que l'on peut dire que le 0/0 de l'un se calque sur le 0/0 de l'autre.

C'est dans cette constatation que tiennent tous les rapports entre le suicide et les facteurs cosmiques. On a voulu invoquer la température, prétendant la mort volontaire plus fréquente dans les pays tempérés et Morselli avait même déterminé très nettement sur la carte la région où on se tue le plus. Cet espace est limité par le 47° et le 57° degré de latitude d'une part et par le 20° et le 40° degré de longitude de l'autre. Mais dans cette région il y a encore deux points où le taux de la mortalité est plus élevé encore, on n'a donc pas affaire à un total partout le même dans la région tempérée, et ces deux centres sont le

premier Paris avec le département de la Seine, le deuxième Berlin avec la Prusse. C'est intentionnellement que nous indiquons ces deux villes, car ce sont elles qui sont le centre du rayonnement des morts volontaires, ce sont elles aussi qui nous donnent l'explication de cette constatation géographique. Ces deux villes sont en effet devenues les deux foyers d'une activité commerciale poussée à son maximum, et c'est celle-ci qu'il faut rendre responsable du grand nombre de suicides constatés dans ces régions. Civilisation développée à son extrême tel est le seul coupable et nous en trouvons la preuve dans la comparaison en ce qui a été et de ce qui est actuellement. Aujourd'hui l'Italie a peu de suicides, mais qui ne se souvient du nombre considérable de gens qui se tuèrent dans la Rome impériale ? Ce furent de véritables épidémies.

D'autres auteurs ont invoqué les modifications saisonnières, faisant jouer à l'aspect de la nature le rôle du facteur essentiel du suicide. Suivant eux un ciel bas et gris, un paysage désolé, un temps sombre et pluvieux doivent porter l'esprit à la mélancolie et prédisposer l'homme à se tuer. Comme ces conditions se trouvent vers la fin de l'automne et en hiver ce doit être à ce moment que la mort volontaire atteint ses plus hauts chiffres. Ainsi le prétendait Falret. Or cette théorie, les statistiques l'ont finalement prouvé, est exactement l'inverse de la réalité. Dans tous les pays c'est pendant les mois les plus chauds qu'on se tue, et la proportion en leur faveur est d'environ un tiers de plus. Nous pouvions d'ailleurs facilement le prévoir puisque, nous l'avons vu, la courbe des suicide

est parallèle à celle de la longueur des jours. Nous voyons en effet les suicides croître jusqu'en juin, puis à partir de cette époque diminuer jusqu'en décembre, or l'accroissement des jours suit la même marche ascendante et descendante.

De ce que la mort volontaire survient pendant les chaleurs, on a conclu que plus la température est élevée et plus nombre des suicides est élevé. La déduction, si elle semble logique, n'est pas exacte, car si cela était, ce n'est pas en juin que devrait se trouver le point culminant mais en juillet et en août. Il n'en est rien. En outre des mois à température inégale donnent le même total. La température ne joue donc point le rôle qu'on a voulu lui prêter. Elle a même été cause que l'on a pu croire, pendant un temps que l'étiologie du suicide n'avait pour facteur que l'alcoolisme. Suivant ces auteurs, si les suicides se sont accrus c'est que, dans ces dernières années, on a vu cette intoxication s'étendre et cela dans des proportions pour ainsi dire sans limite.

Nous allons voir que si les statistiques ne permettent pas d'associer ces deux phénomènes, l'étude psychologique de ces deux faits n'autorise même pas à dire que l'alcoolique se tue véritablement. Ce qu'on constate chez lui c'est un pseudo-suicide.

Si l'on se tue plus en été, a-t-on dit, c'est qu'on boit plus pendant cette saison, à cause des fortes chaleurs. Il semble par cet énoncé que ce sont ceux qui n'ont pas l'habitude de boire qui, à la suite d'excès, se donnent la mort; et l'on constate que les observations rapportées à

ce sujet ont toutes trait à l'alcoolisme chronique. Qui dit alcoolisme chronique dit intoxication plus ou moins rapide sans doute mais enfin s'étendant toujours sur un certain laps de temps. Ici il s'agit de l'individu qui, tous les jours, prend une dose de son poison, qui l'augmente progressivement mais qui, par suite d'habitude, le supporte. Celui-ci ne boit pas plus en été qu'en hiver, il boit tous les jours un peu plus. Il se crée donc un fond d'alcool, et il le supporte pendant une période plus ou moins longue, jusqu'au jour, et peu importe alors la saison, où l'équilibre se rompt, parce que l'accumulation du toxique a dépassé la dose tolérable. Dans de telles conditions il est bien évident que le cerveau est fortement lésé, et que ce qui va découler de ces causes c'est une maladie mentale et dès lors nous avons affaire à un pseudo-suicide, dû à une hallucination ou à une obsession.

Mais même, admettons pour un instant que nous ayions affaire à de véritables suicides, nous constatons que la carte des suicides en France et celle de l'alcoolisme ne concordent pas.

D'après le compte général de l'administration de la justice criminelle, année 1897, M. Durkeim dit : « Si l'on
« compare la carte française des suicides avec celle des
« poursuites pour abus de boissons, on n'aperçoit entre
« elles presque aucun rapport. Ce qui caractérise la pre-
« mière, c'est l'existence de deux grands foyers de con-
« tamination dont l'un est situé dans l'Ile de France et
« s'étend de là vers l'Est, tandis que l'autre occupe la
« côte méditerranéenne, de Marseille à Nice... Sur la
« carte de l'alcoolisme, on trouve trois centres principaux,

« l'un en Normandie, et plus particulièrement dans la
« Seine-Inférieure, l'autre dans le Finistère et les départe-
« tements bretons en général, le troisième enfin dans le
« Rhône et la région voisine. Au contraire, au point de
« vue du suicide, le Rhône n'est pas au-dessus de la
« moyenne, la plupart des départements normands sont
« au-dessous, la Bretagne est presque indemne ».

On pourrait objecter que les délits d'ivresse ne sont pas un critère de la consommation d'alcool, et par suite ne peut servir de base de comparaison. Eh bien, si l'on examine ce dernier point on constate que ce n'est pas non plus dans les départements où l'on boit de l'alcool que le suicide fait le plus de victimes.

Nous voyons en effet que les pays qui en usent le plus sont représentés sur la carte par une bande qui part de la Manche, remonte en suivant les départements côtiers et gagne les départements du Nord pour obliquer ensuite vers l'Est. Elle ne correspond donc pas à la masse presque ronde du suicide, qui existe autour de la Seine. Bien mieux, cette bande court le long de la moitié Nord de ce centre. Puis, contrairement à l'opinion qui voudrait que l'on boive plus aux fortes chaleurs, on constate que la consommation de l'alcool est peu accentuée dans le Midi donc dans la partie chaude de la France. Et ce qui est vrai pour notre pays se retrouve dans les autres états : le suicide n'est pas fonction de l'alcoolisme.

Ainsi nous avons passé en revue les influences économiques et les influences cosmiques ; pour les unes comme pour les autres nous avons abouti au même résultat que nous pouvons énoncer ainsi :

« Tout ce qui augmente les relations de l'homme avec
« la société et par conséquent multiplie en lui les actes
« intellectuels, est facteur aggravant du suicide ».

C'est qu'en effet si l'homme est obligé d'avoir de plus nombreux rapports avec ses semblables il en résulte pour lui une perte plus fréquente de l'équilibre mental. De plus ces relations plus répétées sont l'indice que la vie devient plus difficile, que la lutte pour l'existence devient plus âpre. Dans de telles conditions il est bien évident que la personnalité se développe, que la solidarité disparaît pour faire place à l'égoïsme. La société se désagrège du même coup et perdant de son intégration offre à l'individu un appui moins puissant. Par suite l'homme satisfera moins facilement à ses fonctions naturelles : conservation de son être avec pour but la procréation en vue de la conservation de l'espèce, il arrivera même qu'en certains cas il les estimera irréalisables et c'est alors qu'il recourra au suicide. On comprend donc que fatalement celui-ci ira croissant dans une société où la personnalité n'a plus de limites, où tout se ramène à elle, rien qu'à elle, où le but général disparaît, où les intérêts se choquent et où par suite l'équilibre moral est pour ainsi dire impossible à obtenir, bref dans la société telle que nous la promettent les utopies socialistes et bien plus encore les prédictions anarchistes.

Ce qui le prouve c'est que nous voyons le coefficient de préservation augmenter chaque fois qu'une crise politique fait converger toutes les volontés particulières vers un même but général, fait renaître ou du moins exalte l'esprit de corps.

Ce sont les vieilles sociétés, dont il semble que le ressort vital soit usé, qui fournissent surtout un taux élevé de suicides. Tant que la société politique est jeune ou bien qu'elle est vieille, elle est obligée, pour un effort commun, de faire appel à tous ses adeptes, la personnalité s'efface, l'égoïsme disparaît. Les passions sont alors portées à leur maximum, et il semblerait donc que le suicide devrait être plus fréquent que normalement. S'il n'en est rien c'est qu'à ce moment tous les efforts convergent vers une même solution politique ou nationale. Que ce soit une révolution ou une guerre il y a lutte et pour lutter plus efficacement les individus se serrent les uns contre les autres, les partis se groupent. L'homme se trouve donc fortement encadré, car pour combattre plus avantageusement il faut que son égoïsme fasse place à l'altruisme. Luxe, désirs superflus, crises économiques, tout disparaît en face du danger que court la conservation de l'individu. C'est dire que diminue l'influence néfaste qu'exerçait une société, où la civilisation poussée à l'excès déterminait une moindre intégration, et où par suite l'équilibre mental à chaque instant détruit développait la tendance au suicide.

Voici en effet ce que nous apprend l'histoire:

Chaque révolution, en France, a marqué une chute dans la courbe des morts volontaires.

En 1830, la diminution, qui d'ailleurs est d'une brusquerie typique, est de 10 0/0.

En 1848, les suicides tombent de 3,647 à 3,301.

En 1877, les chiffres ne sont pas moins éloquentes. La crise débute en fin juin, époque de la dissolution des

Chambres, et se termine en octobre. Or, dès juillet les suicides sont en diminution de 14 0/0, et cette diminution se maintient jusqu'en octobre où brusquement le taux remonte.

Aux élections générales de 1889, (août et septembre), le boulangisme excite les passions politiques. Et le résultat est encore plus certain, puisque, malgré le coefficient d'aggravation qu'est l'Exposition universelle, on trouve une amélioration dans la mortalité volontaire, par rapport aux mois correspondants de 1888, de 12 0/0, amélioration qui cesse avec la fin de la lutte électorale.

Ces faits, vrais en France, le sont dans tous les Etats, quels qu'ils soient. Qu'une crise politique s'ouvre et nous voyons de suite monter le taux de préservation. En outre, ce qui survient lors des révolutions, des crises électorales sérieuses, se produit aussi quand éclate une guerre. De plus cette influence dans ce cas se prolonge quelque temps après la fin de la lutte au lieu de cesser brusquement comme après les révolutions et surtout les crises électorales. C'est que, par suite des combats, le pays, vaincu comme vainqueur, a perdu un plus ou moins grand nombre d'hommes valides, et âgés de 20 à 45 ans, période où sévit surtout le suicide. Ceux-ci ayant disparu c'est donc un grand nombre de candidats qui manquent. Puis, les deux nations ont besoin de se réorganiser, tous leurs efforts tendent à ce but, la société est donc plus fortement resserrée, surtout qu'elle continue à subir, pendant un certain temps encore, l'influence de la solidarité qu'avait poussée à son maximum le patriotisme. Il en ressort que, puisque ce sont les villes qui, à cause de leur aggloméra-

tion, subissent les secousses les plus fortes dans ces crises, surtout les crises politiques, ce sont elles aussi qui, bien plus que la campagne, présentent une diminution plus marquée du taux des suicides. Et c'est en effet ce qui arrive. Les statistiques nous le prouvent.

En 1866, guerre entre l'Italie et l'Autriche, et dans les deux pays la mortalité volontaire subit un retrait.

	1865	1866	1867
	—	—	—
Italie.....	678	588	657
Autriche.....	1464	1265	1407

En 1870 éclate la guerre néfaste, voulue pour sauver un régime, où l'inexpérience et l'incapacité mirent au jour les ressources que l'on pouvait attendre de la France. Alors que ceux qui la dirigeaient ou eussent dû la diriger l'abandonnaient, elle seule ne s'abandonna pas ; et son héroïsme fut à la hauteur de ses vicissitudes. Aussi le taux du suicide tombe de façon remarquable, bien plus même que chez son vainqueur, malgré les efforts que dût faire celui-ci pour terrasser un ennemi, qu'il estimait sans force. Tout disparut, intérêts particuliers, nécessités particulières à satisfaire, une seule chose demeura : la Patrie à sauver. La lutte fut vive, d'où il résulta que chez les deux peuples le taux du suicide baissa fortement. On se faisait tuer, on ne se tua plus ; c'est en effet ce que nous disent les chiffres suivants :

	1869	1870	1871	1872
	—	—	—	—
Prusse.....	3.183	2.933	2.723	2.950
France.....	5.114	4.157	4.490	5.275

Et cela tient si bien à une idée générale, et non au fait seul que les hommes sont tous enrégimentés, obéissent à une discipline plus rigoureuse, c'est que les femmes, elles aussi, participent à cette diminution. Ainsi en Italie, en 1864, 130 femmes se tuent, en 1866 il n'y en a plus que 177 ; en Prusse le chiffre des suicides féminins est en 1869 de 616, il n'est plus que de 540 en 1871, donc moindre de 13 0/0. C'est donc, à l'altruisme porté au plus haut point que l'on doit attribuer la diminution des morts volontaires. En ces moments critiques les intérêts particuliers disparaissent, se résument en un même désir : délivrer le pays. Et c'est parce qu'alors la société est plus fortement intégrée que le taux des suicides diminue.

CHAPITRE V

DU TRAITEMENT DU SUICIDE

Rivarol a écrit : « Hélas ! on n'a pas cessé d'aimer la « vie quand on la quitte ; mais on est à bout de moyens « pour y trouver bonheur et considération ». C'est en effet parce que l'homme sent que désormais il lui est impossible de subsister qu'il se donne la mort, il ne fait qu'avancer l'heure où, malgré lui, elle le prendrait. Nous avons vu que le suicide résultait de la comparaison faite entre les motifs de vivre et les motifs de mourir. C'est parce qu'il se sent incapable de remplir son rôle de conservation personnelle et celui de procréation que l'individu estime devoir se tuer et le fait. Le suicide est la conséquence d'un jugement, d'un acte mental. L'étiologie de la mort volontaire se ramène donc à l'unité au lieu de se perdre dans une infinité de causes extérieures à l'homme. On comprend que le traitement soit impossible si les facteurs sont nombreux à l'infini, car, dans de telles conditions, comment deviner quel est celui qui agit ; au contraire il est possible si, comme c'est le cas pour le suicide, on n'a qu'une cause et que l'on sache celle-ci bien définie et immuable.

Notre étude nous a montré que l'homme est essentiellement sociable, et cela parce qu'il a besoin de l'appui de

la Société. Celle-ci en effet, lui donne des garanties d'équilibre mental nécessaire à son existence ; elle l'encadre, le dirige dans la route à suivre. Il n'a donc pas besoin de se créer à chaque instant une ligne de conduite vis-à-vis des événements qui surviennent. Mais, pour que cela soit, il faut que la société elle-même soit fortement intégrée.

C'est donc à la société qu'il faut s'adresser pour combattre le suicide, et non à l'isolement qui laisse l'être en proie à son obsession. Son traitement diffère donc de celui de la folie. L'individu, les statistiques nous l'ont montré, reçoit une aide très forte de la « famille » car la moindre atteinte à celle-ci fait croître le taux des suicides. Il faudra donc la fortifier tant que l'on pourra, faire que ses membres soient en rapports étroits, en communauté d'idées. Et comment y parvenir ? Nous ne demandons certes pas que l'on rétablisse l'ancienne autorité du *pater familias*, mœurs farouches et barbares. Ce qu'il faut tout d'abord c'est réagir contre cette tendance qui va sans cesse croissant et qui consiste à mettre les enfants au lycée ou dans des pensionnats. Dans de telles conditions comment peut résister le sentiment de famille ? Cela est impossible. Si, en outre, sortant du collège, le garçon entre dans une carrière fermée, où aura-t-il pu recevoir cette éducation familiale qui a pour but de développer l'idée d'altruisme, de solidarité ?

De plus les lycées n'ont pas que le défaut d'empêcher d'apprendre cette « morale en action », ils développent chez l'individu le sentiment de la personnalité et cela à cause des notions qu'ils lui inculquent.

Qu'est l'enseignement en effet aujourd'hui ? Nous avons constaté que là où la science est positive, où elle n'a pour but que de faciliter les moyens de vivre, elle n'a aucune influence néfaste. Or, cette science tend à disparaître pour faire place à des études n'ayant pour base que le libre examen, n'ayant pour but que l'exercice de la critique. Celle-ci va porter sur tout : la famille et elle créera le divorce, la religion et elle fonde l'athéisme, la société et elle met au monde les théories irréalisables du socialisme, les utopies sanglantes des anarchistes.

Pour réagir contre elle, le seul remède est le rétablissement d'une société fortement intégrée, où chacun possédant sa part de travail aura aussi sa part de récompense. Il faut que dans l'union bien comprise l'homme retrouve son équilibre mental qui lui fait perdre une lutte chaque jour plus difficile parce qu'on a fait du Moi le seul but de chacun. Au lieu de voir limiter ses désirs par les besoins des autres, l'individu ne cherche qu'à satisfaire à sa personnalité et cela par quelque moyen que ce soit. Il est fatal que dans ces conditions alors que certains ont trop, d'autres (et ils sont plus nombreux) vont pâtir, et cela ou parce qu'ils n'ont plus la force ou parce qu'ils n'ont pas les moyens de remplir leurs fonctions naturelles. C'est donc cet équilibre qu'il faut rétablir, c'est le devoir pressant et absolu qui incombe à la société. Elle n'y peut parvenir que par une réglementation sérieuse du travail et de la richesse, par une stabilité ferme dans ses institutions, par une convergence de tous les efforts individuels vers un seul but, la grandeur du pays, enfin par le développement des idées de solidarité. Nous en avons eu la preuve dans le

chapitre précédent ; nous avons vu que si la guerre fait monter le taux de préservation des suicides, c'est qu'à ce moment le patriotisme s'exalte, les hommes se serrent dans un même élan pour mieux résister, toutes les pensées convergent vers la même volonté : la délivrance de la patrie.

C'est parce que les intérêts de l'un ne heurteront plus ceux de l'autre, que la lutte pour la vie deviendra moins âpre et que, par suite, n'existeront plus ces bouleversements incessants dans la vie morale. Le remède, il faut donc le chercher dans le groupement familial et dans le groupement professionnel. L'individu sera d'autant moins enclin à s'abandonner qu'il sentira autour de lui un appui incessant, une aide de tous les instants. Il faut que s'il se sacrifie pour la communauté, celle-ci le lui rende en allégeant sa tâche, en lui évitant les chocs où sombrerait son équilibre, bref, en lui permettant de satisfaire à ses besoins légitimes.

C'est en encadrant l'homme plus sérieusement dans la famille et la religion, c'est en réglementant l'activité humaine, c'est enfin en établissant un juste équilibre entre l'usure des forces et leur réparation que l'on permettra à l'homme de suffire à sa conservation personnelle et à celle de sa race, en un mot qu'on lui permettra de vivre. C'est donc à la vie elle-même qu'il faut faire appel contre la mort volontaire et il ne faut plus qu'avec Michelet on puisse dire :

« On entrevoit alors que la mort est un remède et
« qu'elle vient au secours des destinées qui ont peine à
s'accomplir. »

CONCLUSIONS

I. — Nous avons recherché si par l'étiologie du suicide on peut arriver à son traitement.

Pour cela, nous avons commencé par établir sa définition et nous sommes arrivé à celle-ci : « Le suicide est « le fait par lequel un individu se donne ou se laisse donner la mort à lui-même, de par son unique volonté, « soit par un acte, soit par une abstention contraires à la « vie et cela pour mettre fin à une existence qu'il prévoit « impossible dans son cas particulier ».

Cet énoncé nous a permis d'éliminer les aliénés et les alcooliques parce que ceux-ci se tuent sous l'influence d'hallucinations ou par suite d'obsession, donc sous l'influence d'une volonté extérieure à eux. Et les statistiques ont confirmé cette donnée.

II. — L'étiologie du suicide n'est pas d'origine matérielle mais morale. Ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui sont directement *causes* mais la perte d'équilibre psychique qu'ils déterminent et qui met obstacle à la satisfaction des besoins légitimes et naturels de l'homme : conservation personnelle et procréation.

III. — Nous avons constaté l'influence favorable au taux de préservation qu'exercent toutes les associations fortement intégrées. Nous en avons eu la preuve dans : a) la famille, b) la religion, c) la société,

a) *Famille*. — L'influence de celle-ci vient non seulement de l'union de deux individus mais encore, et surtout, des enfants.

Le divorce, qui est le plus grand trouble apporté dans le mariage, suit une ligne d'ascension parallèle à celle du suicide.

Nous avons vu aussi que l'homme, étant des deux conjoints, celui qui profite le plus du mariage, est aussi celui qui souffre le plus de sa rupture.

b) *Religion*. — C'est la religion la plus fortement constituée, et celle qui s'immisce le plus à la vie de ses fidèles, qui est la plus défavorable à la mort volontaire. Les juifs se tuent moins que les catholiques et ceux-ci moins que les protestants. La philosophie, qui tend à remplacer le culte, détruisant la société religieuse au profit de la personnalité, est un facteur aggravant.

Nous trouvons aussi que, dans l'armée, se tuent le plus ceux qui, à cause de l'initiative qu'on leur laisse, sont moins fortement encastés : les soldats se tuent moins que les sous-officiers ; et si la règle ne semble pas vraie pour les officiers, c'est que pour eux intervient la famille.

c) *Société*. — Les crises économiques, qui font perdre à l'individu son équilibre mental, sont causes aggravantes : richesse et misère sont donc facteurs égaux.

Les crises politiques, parce qu'elles font tendre tous les efforts vers le même but, qu'elles serrent plus étroitement entre eux les hommes, sont défavorables au suicide.

IV. — C'est en nous servant des aliénés que nous

avons établi la psychologie du suicidé. Nous avons vu que celui-ci passe par trois phases :

1° L'individu atteint par un choc moral, qui gêne sa sociabilité, constate que l'existence lui est devenue impossible ;

2° Il s'établit en lui une lutte pour savoir s'il doit vivre ou mourir. Il conclut à la mort.

3° L'idée de suicide s'extériorise hors de lui. Elle le domine et le force à se tuer.

Ainsi trois périodes bien distinctes : 1° jugement ; 2° volonté et 3° obsession.

V. — Le traitement du suicide consiste donc, non pas à isoler le malade comme dans la folie ou l'alcoolisme, mais, au contraire, à plus fortement l'unir à ses semblables. Seule la solidarité, en faisant cesser l'égoïsme, fera disparaître la mort volontaire.

Vu par le président de la thèse,

JOFFROY

Vu par le Doyen,

P. BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer.

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

